FONBEAUZARD

PRIX LITTERAIRE VICTOR HUGO 2019

THEME numéro 1 :

« Vous trouvez une lettre oubliée dans un livre ancien... »

Poésies :

Chers Grands-Parents – E. JACQUES

Le sublime signet – M. VERDOT

Nouvelles :

Une vie de quête - J. LE LAYRIS (Prix de la nouvelle)
Tu me manques – M. FAU
Qu'aurais-je dû faire ? – E. COCAULT
L'odeur de son Cœur – P. PARAIRE
Lettre d'Amour d'un soldat – M. COMBERNOUX
(Prix des correspondants de guerre)
Passé ultérieur – C. GOLLER
Henri – M-H. TERRIE (Prix des correspondants de guerre)
A toi qui me connais si bien – L. FERRE
Encyclopédie de la femme-F.BLANC-ROUFFIAC (Prix de la meilleure pâtissière)

Membres du Jury

Nathalie Chacon, Nadine Devillers (élue)**, Catherine Djelaoui, Virginie Hoyer** (élue)**, Sylvette Labat** (animatrice atelier d'écriture)**, Karine Lozano** (Librairie « Les Passantes »)**, Hélène Maury, Cornélia Schatz** (élue)**, Loïc Jan, Fabien Sabathier** (La Dépêche)**, André Sirven, André Villate** (élu)**, Bernard Villéga.**

THEME numéro 2 :

« Un génie vous offre une nouvelle vie… »

Poésies :

Dæmones – C. VERNET
Destinée – C. CHARLES
Fleur immortelle – F. BLANC-ROUFFIAC
Méfiez-vous des Génies ! – M-COMBERNOUX (prix Micropolis)

Nouvelles :

Un farceur de Génie - E. JACQUES
Les Préceptes du Bonheur – P. PARAIRE
La croisée des chemins – M. VERDOT (prix de la mise en scène)
Il avait oublié… - M.T NAVARRO
L'Héritage de Nacre – L. COCAULT (prix du mystère)
Et maintenant que vais-je faire ? – S. MASSOL
Djinn-al-Zehimar – J. GONZALES (prix du polar)

Chers grands-parents, heureusement, je vous ai connus

Lettre de mon grand-père, adressée
A sa chère femme pendant la guerre,
Celle-ci bien cachée au fond du grenier,
Lotie entre les deux pages d'un livre
Bien poussiéreux que personne n'a ouvert
Depuis des décennies. Mon cœur chavire
En lisant la teneur de la missive :
« Ma belle chérie, ma tendre Suzon
Que tous les jours passés sans toi sont longs
Interminables, lourds de couardise.
A chaque instant, je voudrais fuir le front
Me retrouver dans tes bras, dans nos draps
Te serrer fort, embrasser nos garçons.
Je compte sur la bienveillance du facteur
Pour ne pas passer pour un déserteur,
Car, si jamais, ce courrier était lu
Je pourrais me retrouver en prison,
Voire pire, par mes pairs, être fusillé
Mais pour la chère Patrie, je tiendrai bon.
Malgré les apparences rien n'est foutu,
On nous dit qu'il faut à tout prix gagner !
On se bat contre d'autres êtres humains
Au nom de quoi, surtout au nom de qui !
On laisse nos familles sans argent, sans soin,
Toujours les mêmes pour en payer le prix.
Pour tenir le coup je pense fort à toi.

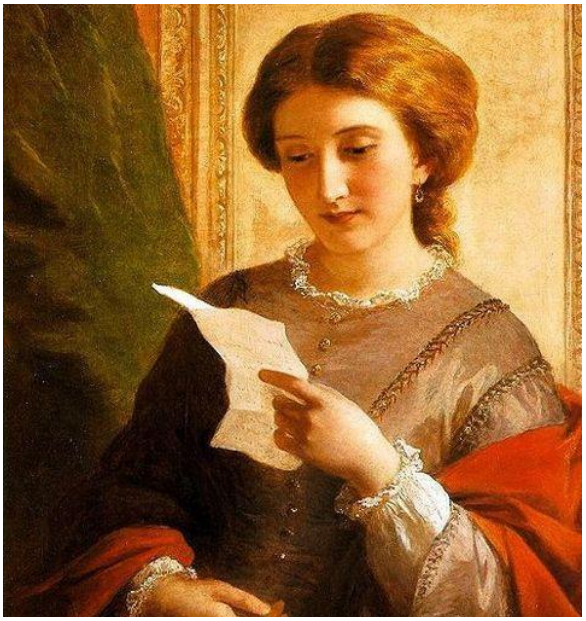
On est tous là enlisés dans la boue
Sur nos gardes, et pourtant au garde à vous,
Pour affronter nos peurs, nos ennemis
Pourquoi dit-on qu'ils sont nos ennemis ?
Comme dit le curé : « faut garder la foi ! »
Pour mourir comme le Christ sur une croix ?
On la porte déjà sur notre dos !

Ma belle chérie, ma Suzon d'amour
Tu es mon rêve le plus doux le plus beau
Quoi qu'il arrive, je t'aimerai toujours. »

E. JACQUES

Le sublime signet

Il était une fois dans un grenier sans âge
Une lettre glissée dans un roman d'amour,
Vieux livre éreinté d'avoir tourné ses pages
Et voué aux poussières sauf ultime secours.
Elle sommeillait là, solitaire dans l'ombre
Comme on peut dormir seul au beau mitant d'un lit,
Protégeant son message et des rêves sans nombre
Comme celui du jour où finirait sa nuit.
Enfin reprenant vie, sur la modeste page
Aux pliures usées parce que mainte fois lue,
De charmants mots d'enfants en écriture large
Tracés en bleu azur, quelques taches parfois,
La faute c'est certain à cette encre indomptable
Coulant mal à propos des plumes d'autrefois.



Un compliment écrit pour la fête des mères
Suite de mots naïfs mais de sentiments vrais,
Couronné tout en haut magnifique diadème
En rouge vermillon deux cœurs entrelacés
Dont la teinte est restée admirable et fière
Tel ces amours sincères qui ne meurent jamais.

C'est l'éternel Maman qui clôture la page,
Précédé d'un" je t'aime", mais cela va de soi
Comme un dernier élan d'une immense tendresse
Une ultime caresse faite du bout des doigts
Avant qu'ils ne replient le merveilleux message
Qui touchera au cœur celle qui le lira.
Cette lettre d'amour a retrouvé sa place
A la page quarante où je l'avais trouvée,
Où il y a bien longtemps une mère aimante
Caressait de ses doigts le sublime signet.

M. VERDOT

UNE VIE DE QUETE

Cela faisait des années que je ne m'étais pas trouvé devant cette grille en fer, elle qui me semblait immense lorsque je passais devant, me faisait peur aujourd'hui. Surmontée de deux gargouilles de chaque côté, qui vous regardent et vous glacent le sang gardiens figés dans le temps que rien n'avait altérés. On distinguait à peine la maison au bout de l'allée, dévorée par les buissons épineux, et encadrée par ces vieux chênes aux branches tordues. Une fois passé devant la fontaine, où l'eau claire d'autre fois sillonnée par des poissons, avait laissé place à une mare verdâtre. Je me trouvais devant cette immense bâtisse, surmontée de tourelles, des fenêtres partout aux carreaux brisés, autrefois les poumons d'une maison respirant la joie, traversée par les rires. Le temps a eu son emprise, et insensible, il passe et ne laisse aucune chance à la vie.
Cette maison, c'était la mienne, celle qui m'avait vu naître, celle qui m'avait vu grandir. C'était mon terrain de jeux, où je vivais mes plus belles aventures, et cherchais pendant des heures des trésors perdus, qui n'existaient pas.

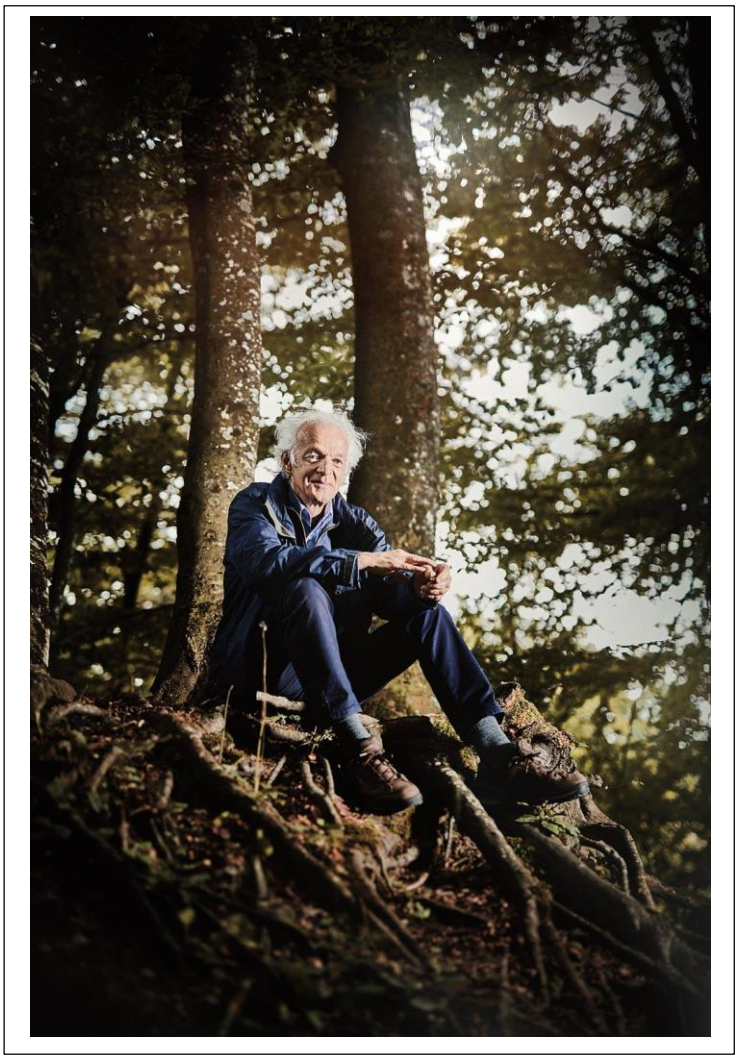
En passant la grande porte en bois, les souvenirs se bousculent dans ma tête et mon cœur se serre. Rien n'a vraiment changé, l'escalier majestueux en pierre trône toujours fièrement au milieu de la salle. Les meubles sont recouverts de draps blancs et les feuilles mortes jonchent le sol. À l'étage le long couloir menant jusqu'au bureau de mon père, supporte encore les vieux tableaux maintenant décolorés et tristes. La porte de ma chambre est fermée mais à l'intérieur je retrouve mon royaume.
Mon père était souvent absent, et ma mère morte au moment de me mettre au monde, mon imagination sans limite était plus qu'utile pour occuper mes journées. Finalement, c'était Georges qui s'était occupé de moi étant petit. Il restait très évasif lorsque je le questionnais sur mon père et ses voyages. Georges m'avait expliqué, qu'il se rendait dans des pays où les gens pauvres et malheureux avaient besoin d'aide. Mon père rentrait souvent après plusieurs mois d'absence, et le temps où nous étions ensemble, passait trop vite. Il s'enfermait des journées entières, dans son grand bureau. Moi, j'avais interdiction d'y rentrer, et par le petit trou de la serrure je ne pouvais distinguer qu'une grosse boule, avec des dessins dessus, que mon père regardait souvent avec son air sombre en lissant sa moustache grisonnante. Je me demandais souvent ce qu'il pouvait faire pendant des heures, enfermé à regarder cette boule qui tournait sur elle-même. Il n'en parlait jamais, du moins devant moi, et quand je les surprenais à discuter avec Georges aussitôt ils s'arrêtaient.
En grandissant, les questions étaient de plus en plus présentes dans mon esprit et la nuit je faisais des rêves, où nous partions avec mon père, en suivant les dessins de cette boule qui tournait et nous transportait dans des aventures magiques, que j'avais déjà oubliées au petit matin.
Le jour de l'anniversaire de mes dix ans, lors du petit déjeuner, mon père avec sa tasse de café dans une main et son journal dans l'autre, m'annonça une fois de plus son départ. Mais cette fois ci, quelque chose avait changé. Je compris que ce voyage était différent des autres, tout allait changer, et ma vie au manoir ne serait plus jamais la même.
Le lendemain, Georges avait préparé mes valises et la voiture noire attendait devant la maison, que je ne reverrais plus. Une fois les valises chargées dans le coffre, Georges s'assit au volant et mon père me serra dans ses bras sur le porche. En desserrant son étreinte, je vis une larme couler sur sa joue, depuis ses yeux rouges perlés. Il ne m'adressa pas un mot, trop fier ou simplement trop triste. Dans ses yeux je vis alors son amour, et sentis cette tristesse qui le déchirait.
Une fois installé dans la voiture, Georges démarra et emprunta la longue allée menant jusqu'à la grille. Dans la voiture je ne cessais de regarder mon père, qui se tenait droit devant la maison et semblait me fixer. Il pleuvait, les gouttes ruisselant sur la vitre arrière de la voiture, masquaient les miennes qui glissaient sur mes joues.
Au bout d'un bon moment, qui m'avait semblé interminable, la voiture s'arrêta. Georges descendit le premier pour m'ouvrir la porte. La pluie s'était arrêtée, et je découvris au milieu d'une forêt un château où des hommes vêtus d'un peignoir marron, et d'un bout de corde autour du ventre m'attendaient. Georges discuta un cours instant avec eux, puis déposa mes affaires parterre, m'embrassa, et partit à travers cette sombre forêt épaisse, où les rayons du soleil se frayaient difficilement un passage entre les feuillages.
Un des hommes s'approcha de moi, et me prenant sous son bras me guida à l'intérieur de la demeure. L'intérieur, ne ressemblait pas du tout à ce que j'imaginais, tout était clair et lumineux. Au centre du château, il y avait une fontaine sculptée dans la pierre, entourée de fleurs de toutes les couleurs. Tout le château était construit autour de ce jardin que d'autres hommes en peignoir traversaient en silence. Pendant des années, ils s'occupèrent de m'enseigner toutes sortes de choses.
Un me faisait lire des livres, l'autre me faisait compter, un autre me parlait de guerres entre les hommes ou étudier des cartes sur lesquelles je retrouvais les mêmes dessins que sur la boule de mon père. Il régnait dans ce château un calme paisible, où mes seuls moments de jeux, étaient de voler des cuillères de confiture dans la marmite, pendant que celui qui faisait la cuisine avait le dos tourné.
J'avais maintenant grandi, cela faisait dix ans que j'étudiais et vivais comme les frères qui étaient devenus les miens. Je quittais de plus en plus souvent le château en passant derrière le poulailler. J'avais fait un trou dans la clôture, que les frères ne pouvaient pas voir, ou qu'ils laissaient volontairement pour que je puisse m'adonner à mes sorties en pleine nature.
Un jour, alors que je rentrais d'une de mes expéditions, le frère Jean qui m'enseignait la littérature, m'attendait dans la salle commune, où l'on mangeait le soir, une poule fraîchement tuée et des légumes du potager. Il tenait dans sa main

un papier soigneusement plié qu'il me donna sans prononcer le moindre mot.
Je reconnus tout de suite l'écriture de Georges, mais le message datait d'il y a deux ans, c'est alors qu'en avançant dans ma lecture, je compris rapidement ce qu'il essayait de me dire avec ses mots maladroits. Je devinais la main tremblante et frêle de ce vieillard qui avait pris soin de moi durant de nombreuses années et qui semblait aujourd'hui s'éteindre de chagrin. Mon père n'était jamais rentré de son voyage, la solitude et les souvenirs d'une maison vide et sans vie, rongeaient chaque jour de plus en plus cet homme que je croyais sans faille. A la fin de ma lecture, je sentis un poids dans mon ventre et une douleur violente me déchira le cœur, mon père était mort.
Le frère me tendit alors une grosse clé en fer, rouillé de toute part. Toujours dans un silence qui valait plus que des mots, nos regards se croisèrent et je sus que l'heure de quitter le château, ce cocon qui m'avait protégé, était venue.
Me voilà aujourd'hui, chez moi à arpenter les couloirs de mon manoir, à respirer les vieilles odeurs des meubles en bois, des tapisseries accrochées aux murs de la grande salle, qui renvoyaient les lumières orangées du feu de la cheminée à la nuit tombée. J'avais inspecté toutes les pièces, ouvert toutes les portes, sauf une qui verrouillait l'endroit de la maison qui m'effrayait le plus, celui que je n'avais jamais vu autrement qu'à travers un minuscule trou. Mon cœur s'accélérait alors que j'enfonçais la porte à coup d'épaules. Au bout de plusieurs coups, le bois poussiéreux et fragilisé par le temps fini par lâcher prise, comme une dernière résistance de mon père pour ne pas que j'accède à ses secrets.
S'ouvrit alors devant moi, cette pièce qui m'avait privé de mon père pendant mon enfance. Dans le coin gauche un grand bureau en bois avec des cartes et des piles de vieux papiers décrivant les voyages qu'il avait fait, et qu'il avait pris soin de retranscrire pour ne pas oublier ses péripéties. Il parlait des gens qu'il rencontrait, de ceux qu'il aidait, il parlait même de d'autres enfants à qui il racontait sa vie, pour ne pas oublier, qu'un autre attendait impatiemment son retour, et le récit de ses aventures, plein d'admiration et de rêves. Derrière ce bureau, il y avait une bibliothèque, où les livres ne semblaient faire qu'un, tant ils étaient bien alignés. Il y avait toutes sortes d'ouvrages traitant pour la plupart d'archéologie et de légendes anciennes sur la recherche de reliques disparues. Je fis tout de suite le parallèle avec mes jeux et mes recherches dans le parc de la propriété, où je ne ramenais pour trésor que quelques belles pierres rosées que j'imaginais précieuses. Dans cet alignement parfait de livres, quelque chose attira mon attention, un vide. Il semblait en manquer un, l'emplacement n'était pas très épais. Je me mis alors à chercher sur le bureau l'ouvrage disparu, soulevant les lettres et les papiers qui s'envolaient sous la force de mes mouvements. Rien non plus du côté de la cheminée qui fait face au bureau, et rien sur le canapé en cuir craquelé par le temps et les insomnies de mon père.
Je pris le temps de m'allonger sur ce Chesterfield comme pour mieux ressentir l'énergie et l'ambiance pesante qui parcourait la pièce. J'étais là où mon père se tenait, là où il préparait ses excursions, là où il semblait se confronter à d'insurmontables difficultés, au point d'en oublier son propre fils. Mon regard se fixa sur une petite table en bois, qui surmontait un pied tressé magnifiquement sculpté. Il y avait dessus une bouteille de vieux whisky écossais pure malt de trente ans d'âge, et juste à côté un livre, le livre qui manquait à la bibliothèque, c'était sûr, ça ne pouvait être que celui-là, sûrement le dernier livre lu par mon père avant son départ, comme pour laisser une trace de sa vie dans cette pièce sombre et froide.
Il parlait de voyages à travers le monde, réalisés par un riche marchand d'art. Au détour d'une page légèrement cornée, il y avait une carte sur laquelle on distinguait une croix qui avait été rajoutée. Malgré tous ce que j'avais appris avec les frères, je ne pus reconnaître cet endroit, le dessin avait pratiquement disparu, et seul les contours étaient encore visible. Mon regard se posa alors sur le globe qui se trouvait au milieu de la pièce, comme mon père autrefois, je le fixais avec la même interrogation. Les tracés n'étaient pas exactement identiques, mais un point au milieu du Brésil attira mon attention, une ville perdue dans la forêt Amazonienne que je ne connaissais pas qui formait une légère imperfection sur cette sphère si lisse. Lorsque mon doigt se posa dessus, une légère pression suffit pour déclencher un mécanisme et le globe s'ouvrit, sous mes yeux d'enfant émerveillé par cette découverte magique.
Avec hésitation, mais submergé par l'excitation je m'approchais et découvris à l'intérieur deux objets. Il y avait une vieille montre à gousset reliée à une chaîne en or, un or si jaune et si vif que je le sentais se refléter dans mes pupilles. Lorsque l'on soulevait le clapet, une photo de moi petit garçon se trouvait à l'intérieur. Il y avait aussi un petit carnet, tordu par une main qui l'avait trop souvent empoigné. La couverture ne comportait aucune inscription, seulement quelques taches de café qui avaient jauni les premières pages sur lesquelles on distinguait encore l'écriture de mon père. C'était son carnet de voyage, il ne le quittait jamais, même lors de nos jeux dans le jardin du manoir il le conservait dans une de ses poches qui épousait son contour.
En feuilletant les pages, au milieu des dessins et des cartes que mon père avait tracés, je reconnus le croquis d'une cité dont il me parlait souvent avant de m'endormir, une cité fabriquée entièrement avec de l'or. Il me racontait qu'il était si pur qu'il changeait la couleur des yeux lorsqu'on le contemplait. Sans comprendre pourquoi, je serais la montre au creux de ma main, comme la plus précieuse des reliques.

Au moment où je repris la lecture du carnet, une petite enveloppe glissa entre les pages et tomba sur le sol. À l'intérieur une lettre, écrite par la main de mon père sur laquelle je pouvais lire : « n'abandonne jamais tes rêves ». Je compris soudainement, qu'elle m'était adressée, moi, qui depuis tout petit, parcourais le domaine à la recherche de trésors. Ce trésor il avait fini par le trouver au cours de ses nombreux voyages, la quête de toute une vie au péril de celle-ci. J'étais convaincu que ces traces laissées étaient un chemin, une voie pour me mener sur sa quête. Un espoir venait de naître en moi et me submergeait, mes mains tremblaient, ma gorge était sèche, et mon cœur palpitait. Sans plus attendre je partis, suivant les indices que mon père avait laissés derrière lui, bien des années auparavant dans l'espoir secret qu'un jour ils tomberaient entre mes mains.

Un avion me mena jusqu'à Santarém une petite ville au nord du Brésil au bord de l'eau, delà un vieil homme accepta de me conduire au cœur de la forêt, à l'endroit exact où des années plus tôt mon père avait inscrit un repère sur une carte qu'il avait lui-même dessinée. Après de longues heures de pirogue sur l'Amazone, on s'enfonça dans la jungle disparaissant derrière l'épaisse végétation sans laisser aucunes traces de notre passage.
Nous arrivâmes après une marche épuisante sur une zone dégagée au beau milieu de la forêt, au loin on distinguait une fumée grise qui s'échappait d'un feu sous un toit de branches serrées et maintenues par quatre troncs d'arbres verticaux. Devant le feu il y avait un homme assis sur la terre rouge, qui fixait les flammes crépitantes sans bouger. Je commençais à m'approcher, quand des hommes armés d'arcs et de flèches m'encerclèrent. Ils poussaient des cris dans une langue qui m'était totalement inconnue. Un frisson de peur me parcouru, refroidissant mon corps transpirant, jusque-là chauffé par la moiteur de cette jungle qui pesait sur moi, ralentissant chacun de mes pas et de mes mouvements. Toute tentative de fuite était vaine, quand tout à coup les hommes agités autour de moi ne prononcèrent plus aucun son. La foule devant moi s'écarta comme fendue par un éclair, elle laissa place à un homme blanc, au corps affaibli qui tentait de se tenir droit mais ne pouvait masquer sa vieillesse. Levant la tête vers moi, ses yeux croisèrent les miens, et je revis ce regard rougeoyant qui ne m'avait jamais quitté, inondé de larmes, qui coulaient sans s'arrêter le long de ses joues creusées par la peur de mourir seul, pourchassé et ne pouvant rentrer chez lui, courant après son rêve en oubliant la vie.
Il était là mon trésor perdu, c'était mon père.

J. LE LAYRIS



8 Septembre 1833

TU ME MANQUES

Par la fenêtre fermée, j'ai vu Janvier mordre les joues des enfants
Et j'ai souri
Puis, jour après jour, l'homme de neige a tiré sa révérence
Une petite flaque a marqué son passage
Alors j'ai surveillé Mars qui prépare ses coups en douce
J'ai froncé le sourcil
Enfin Avril a ouvert la fenêtre, la nature explosive est entrée dans la chambre.
J'ai éclaté de rire
Appuyée dans l'encoignure, j'ai vu Claire ramasser les cassis
J'ai su que l'automne serait fort en bouche
Je n'ai rien vu en Août par ma fenêtre à l'affût
J'étais partie vers d'autres ouvertures
Mais JE T'AI VU EN SEPTEMBRE, MON AIME, venir par les jardins, les mains pleines de grappes Pourpres. Je suis descendue en courant.
En Octobre et Novembre, j'ai regardé les feuillages vieillir doucement
Le vent les bousculait, il a fermé la fenêtre.
Par la fenêtre fermée, j'ai vu l'année mourir.
Seule toujours... Vienne la neige sur les joues des enfants . . .
Et REVIENNE SEPTEMBRE avec les grappes pourpres
Que tes mains si douces avaient cueillies pour moi
Tu me manques

Ta Juliette

13 Septembre 1833

Ma Juliette, mon aimée,

Ton petit billet m'a ému et si j'ai eu du mal à le lire, c'est qu'une larme est parfois venue brouiller tes mots. J'ai bien aimé que les mois et les saisons aient été les compagnons de ce temps qui passe et parfois s'étire. C'est un texte aimable, c'est sûr. Mais, comme je te l'ai souvent dit, pour les sentiments forts, il faut des mots vigoureux.

N'hésite pas, ma Juliette, à faire participer les éléments, déchire le cosmos si c'est l'obstacle, raconte le désert des jours et l'abîme de la nuit, les angoisses du silence et l'anxiété des bruits, hurle le combat des amours contre les solitudes, fait jaillir l'orage qui ravage ton âme, puissé-je voir que ta plume a lacéré le papier, que ta main ne mesure plus son geste, bats-toi contre l'absence comme un animal vorace déchire sa proie, mon aimée.

Je t'appelle ce soir pour te dire tout mon . . .

Aujourd'hui

– *Victor, VICTOR ! DES-CENDS !*

– *Bravo, mon fils, c'est bien tenté, mais il ne suffit pas que tu aies caché ça dans notre bon vieux livre des Contemplations pour que j'y crois. Tu sais, tu ne t'es pas trop mal débrouillé pour un jeune homme de 17 ans mais tu réalises que Victor HUGO n'aurait pas pu dire « je t'appelle ce soir » à sa bien-aimée - ça, pour nous, c'est tant mieux – et est-ce que tu crois qu'il lui aurait renvoyé un billet avec des corrections ? ? On voit que tu n'as jamais été amoureux . . .*

– (in petto) **Qu'est-ce qu'elle en sait . . . . .**

M. FAU

QU'AURAIS-JE DU FAIRE ?

Les années passent et soudain l'envie de rangement se fait sentir, alors on commence par regarder autour de soi en se demandant par quoi commencer.

Voilà j'ai trouvé je vais faire le vide dans la bibliothèque car il faut bien le dire elle est bien encombrée et combien de fois j'ai entendu "tu devrais te débarrasser de certains de tes livres", mais non je ne veux pas, ils font partie de ma vie, ils dénotent mes envies, mes goûts et bien souvent je me suis surprise à les reprendre en mains, à les relire et à prendre un plaisir immense dans cette relecture.

Aujourd'hui je me décide à faire cette démarche qui me coûte mais qui semble nécessaire car je n'ai plus de place et les livres sont mis au hasard, sans classement, sans logique et il y a parfois deux épaisseurs, ils sont debout, couchés, bref il faut ranger, cela devient urgent.
Bien ! Voyons les livres anciens, ceux qui ont une couverture rigide, épaisse, de couleur souvent sombre, et dont la tranche est en relief et le titre inscrit en lettres dorées (parfois).
Tiens, je ne me souvenais plus de ceux-ci. "dictionnaire de Théologie" 1789 et "le maître du Simoun" 1925.
Voyons voir de quoi ils retournent... je prends le premier et là entre les deux livres il y a une enveloppe.
Cette lettre n'est pas ancienne et elle m'était adressée. Pourquoi l'avais-je mis là ?

Je commence la lecture ....

"Ma chère Eve, Depuis le 3ème millénaire, nos jeunes années paraissent si lointaines. Et pourtant que de chemin parcouru.... Tant de joies, de peines, de chagrins, de souffrance, mais aussi quelque fois de bons moments partagés, de la joie, des rire et plus rarement, du plaisir. Pourquoi, parce que l'on nous a appris que la vie du labeur pour réussir et du sérieux pour construire. Ah ! oui, une belle maison avec une femme mariée et des enfants dedans et une belle voiture devant. Jolie façade que tout ça.

La convenance voile les yeux de tout le monde, pour la bienséance de notre civilisation judéo-chrétienne. Elle est belle la vie ; tu trouves aussi.... Mais lorsque les premiers sillons de la sagesse apparaissent sur le visage et redessinent le portrait sur le miroir, alors le bilan de la vie commence et les réponses aux bonnes questions nous réveillent...

Aujourd'hui tu te bats, courageusement, contre des kilos encombrants (pour ta santé, sûrement, pour ton profil, probablement, mais pour le regard des autres, nullement). C'est vrai que la mode et son business ont défini le portrait de la femme actuelle. A l'époque de Louis XIV, les femmes étaient toutes bien confortables et bien blanches. Aujourd'hui, c'est tout le contraire, et demain.... La connerie humaine va continuer à proliférer et à écraser les plus faibles et les plus sensibles..... La vie est bizarre...

Pourquoi avons-nous partagé notre existence avec la personne qui accompagne notre quotidien. Souvent, lorsque les premières lueurs de l'amour s'allument et que les premières excitations sexuelles agitent notre jeunesse, on rêve à tout ce qu'il nous semble le plus beau au monde, et brutalement vous tombez du petit nuage rose, et vous êtes scellés à quelqu'un pour le meilleur et pour le pire, qui ne correspond pas à votre rêve, ni à vos envies.

Certains nomment cela Le destin. Sans doute.
Ensuite vous êtes aspiré dans la machine infernale de la vie : la famille, les enfants, l'argent, le boulot, la connerie des gens et la nôtre.... Et le temps passe irrémédiablement et l'usure s'installe partout et surtout dans les rouages du couple, dont le "paraître" doit rester brillant, pour la convenance et le respect de nos institutions.

Alors, aujourd'hui, beaucoup de gens ont dérivé du chemin bien tracé pour une double vie, où seul le plaisir et le réconfort y sévit (un petit paradis à oxygène en quelque sorte) Cela permet de s'évader de la monotonie et du train-train quotidien. Pourquoi pas, si cela aide à supporter et à être heureux. L'important est de ne faire souffrir personne et ne pas briser ce qui a été si long et si dur à construire et à consolider. Il faut savoir poursuivre la construction de sa vie sur les fondations en place, et non pas sur un champ de ruines comme tant d'êtres humains savent faire et ne réussissent jamais longtemps.

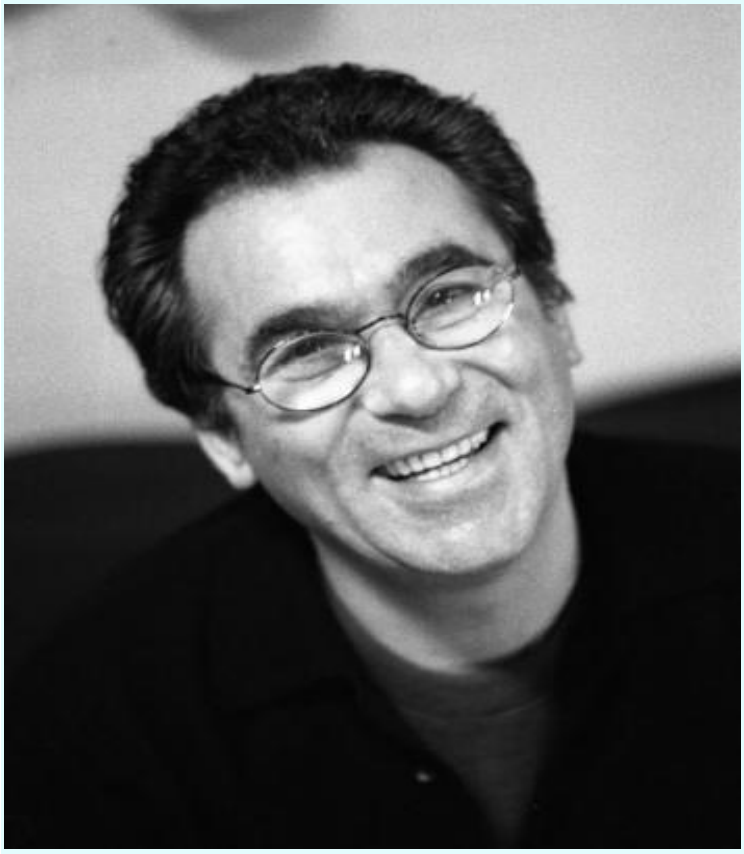
L'essentiel est de conforter son bonheur un peu, chaque jour, là où l'on peut, parce que le chemin se raccourcit tout le temps, et l'espace du bonheur se réduit également.

Je t'embrasse tendrement du fond de mon cœur"

Je pose la lettre et je me rends compte que celle-ci m'a été adressée à une période de ma vie où j'étais dans le questionnement et elle reflète parfaitement mon mal de vivre de ce moment.
Comme dirait Nougaro "il faut tourner la page, allez vers d'autres rivages..." mais cela ne sera pas le cas et cette lettre me conforte dans ma conduite et ma force pour ne pas avoir pris à la lettre cet appel.

Je referme la lettre et mieux, même si elle est pleine de tendresse et de mots qui ont touchés mon cœur, je ne vais pas la garder et ne pas la remettre entre ces deux livres.

E. COCAULT



L'ODEUR DE SON COEUR

Il y a quelques jours, dans un carton une lettre d'Amour écrite de la main de son grand-père Pietro était retrouvée. Elle raconte les derniers moments passés avec la femme de sa vie. La lettre revient sur sa vie, son Amour, son avenir qui n'est plus. Cet instant pour ce condamné à mort se transforme en éternité. Le visage aimé est bien là et sur cette terre le miracle n'a donc pas lieu. C'est comme si par-delà toutes les étoiles ils s'étaient donné rendez-vous, et que Pietro n'avait pas tenu parole. Le sentiment d'arpenter en ce fil de l'Amour, et à travers les mots en ses dernières heures le temps s'égrène puis les mystères de l'âme, de la pensée porte aussi la beauté de l'odeur de ce cœur avant de mourir. Créer le désir d'aimer, et de s'aimer. "L'âme est la base continue qui résonne en chacun de nous" elle est reliée au souffle originel, elle chante en nous cette musique à l'accent éternel. La valeur de l'Amour pour ces deux êtres qui ne faisaient plus qu'un depuis toujours s'effritait au fil du temps, jusqu'à la fin du dernier souffle de Pietro qui allait être fusillé.

1er JUIN 1944

Bonjour mon Cœur, bonjour mon Amour, bonjour ma petite fleur,

Aujourd'hui je me fane de ton absence. Je t'aime mon cœur. Je suis bien, nous sommes bien et ce matin je vais mettre la pagaille. Plus rien ne pourra te remplacer, même pas la poussière d'étoile. Je t'aime mon cœur, ce matin je vais te faire un café qui réveille, celui où la cuillère tient toute seule dans la tasse. Un matin où le moindre baiser fait mouiller les yeux. Un baiser où le temps s'arrête car cette nuit tu étais toute entière à moi. Aujourd'hui en notre terrasse de Nousouarie tu es mon rayon de soleil, tu es mon étoile, je te regarde comme le ciel de mon infini. Bonne journée mon cœur, je t'aime jusqu'aux étoiles, jusqu'à mon infini. Je t'embrasse là ou toi seule le sais, après avoir refait le monde 50 fois tu ne peux même pas imaginer. A un moment, dans mon rêve j'ai dû te serrer dans mes bras.... C'était comme si c'était vrai et pourtant je connais le pays de tes bras. Hier j'ai capturé ma dernière rose pour te l'offrir ce matin. Je l'avais trouvé belle parce que c'était le soir et qu'il y avait encore trois gouttes de rosée dessus. Pour moi il y aura une goutte de rosée pour t'apporter du bonheur une pour ton apaisement et une pour ton équilibre. Le jour se lève, les premiers rayons traversent le ciel. Je suis contre toi, j'ai de la chance ce matin, je sens l'odeur de ta peau et toujours ce même frisson. Doucement tu ouvres tes yeux, puis ma main dans la tienne, tu me fais ton plus beau sourire. Lentement je caresse ton corps pour qu'il frissonne. Je t'embrasse tendrement, ma force est en toi. Tu es mon soleil, le soleil est en toi mon cœur. Merci pour ce cadeau et ce long baiser avant de te rendormir contre moi, dors mon Amour, dors. Le ciel prouve à la terre, qu'il est beau de montrer les étoiles, et la terre pour le spectacle te montre toi ce matin avant moi. Dors mon cœur, dors. Ce matin je vais chez le boulanger nous chercher des croissants au beurre. Je vais chez la fleuriste chercher des fleurs et toi tu es ma rose unique, ma rebelle rare qu'on ne trouve que dans mon cœur !

Notre cafetière par son doux chuchotement voulait te dire que je t'aime infiniment ! Je t'embrasse, je sens ton odeur, je te serre si fort contre moi. Ce matin est particulier pour moi, alors je vais te faire le plus beau baiser de la terre, celui qui est le plus beau du monde, le plus long baiser d'Amour, tout simplement parce que je t'aime et que j'avais envie de le dire. Je vais t'aimer toujours, tout est définitif dans mon cœur, et dans mon âme.

Tu sais qu'il s'agit là d'un cadeau, enfin de mon cadeau. Ce matin alors je te tiens fort contre moi et j'irai jusqu'au pays merveilleux de ton Amour. J'atteindrai l'inaccessible, j'inventerai les mots de l'Amour. Nous recréerons un monde sans imperfection ou pas, un monde où ta douceur et ta beauté seront les seules options, et tout autour de nous, nous répandrons la joie, le bonheur et la paix pour tous ceux qui y croient encore un peu…en notre beau pays

merveilleux de l’Amour en notre Nousouarie ; mais je sais !!! je sais !!! Ne t’inquiète pas ; j’avais juste envie de crier un peu ce matin LA VIE. Au fond de notre lit ... il fait tout tiède de mes rêves.

Mais je suis bien dans nos mots qui sentent le croissant chaud. Les caresses de tes yeux sont les plus adorables, ils portent l'âme aux limites de mon moi, ils livrent nos secrets dans lesquels seul le fond de nos cœurs peuvent apparaître en une seule confiance. J’aime et les baisers les plus purs auprès de toi, sur toi, et dans toi restent le langage le plus fort, bien au-delà de toutes mes paroles et mes mots pour qu’ils te portent. Rien ne peut exprimer un baiser qui aime. Notre cafetière est en marche, regarde ta bouche, tes lèvres, ton sourire qui se comble de bonheur. Je suis là par ma seule douceur qui caresse ton cœur ce matin. J'aime encore plus qu'aucun trésor de nos doux mots, tes caresses, ta voix si tendre, tes yeux, ce sont tous mes Amis qui causent en moi la plus douce ivresse, le plus tendre émoi, c'est de voir ton cœur, vibrer de tendresse, c'est de voir nos cœurs à l’unissons et être dans le bonheur. Jusqu'au dernier jour garde moi un peu en toi, jusqu'au dernier SOUFFLE je vais t’aimer d’un tendre Amour. Je bois les nuages de notre monde et ta vie sera légère et féconde, déguste cette liqueur de bonheur et tu entendras chanter mon cœur, remue bien le sucre de tendresse, nos mots et nos caresses. Mon Amour, ma muse, je suis là en silence, je veux t’illuminer de ma douceur et de ma tendresse même si je sais QUE JE VAIS MOURIR CE MATIN. Je lui dirai, si seulement j'étais poète en notre Nousouarie, alors je trouverais les mots qui sans rimes exprimeraient ce que reflète mon cœur pour toi sous notre arbre. Si j'étais chansonnier, aujourd’hui il pleuvrait des chansons parlant d'amour en ce chalet et notre terrasse de fleurs. Si seulement j'étais écrivain, mes romans seraient tous semblables, te décrivant et exprimant ma soif et ma faim de toi. Mais seulement voilà, je ne suis que moi, un condamné à mort, juste plein d'amour, mais je veux te dire quand même que mon besoin de toi est une vérité, un fait, tu le sais une évidence, parce que d'Amour, simplement, je t'aime. L'évidence, oui elle est copine du hasard et puis du destin. On la connaît, et je me souviens de ton premier sourire ...Tu as arrêté le temps et j'ai aimé m'y laisser fondre. Le présent ce matin se fait vide, autour de moi notre cafetière ronronne pour que notre café du matin subsiste ! Rien ne change chez nous, et nous te regardons, notre arbre, notre chalet, notre terrasse de fleurs, notre lac d’Amour, nos deux chats, nous voyons avec envie tes yeux resplendir, nous voyons tes lèvres qui emportent l'heure, l’heure de te dire que l’on t’Aime. Moi je t’aime avec mon âme, un vrai cœur celui d’un Amour pur pour une âme sœur. Je t'aime avec ce que mon être donne de plus naturel et de plus évident. Je t’aime avec juste mon moi pour que rien ne périsse, je t’aime avec ce que j’ai juste au fond de moi, je t’aime jusqu’aux étoiles, jusqu’à mon infini. Notre arbre me disait que notre vie n’était pas juste un rêve. Il me disait que le rêve s'avérait être vrai. Aujourd'hui, je l'ai entendu de tes lèvres ce matin vers 6h30 au moment où tu t’étais abandonnée contre moi quand j’étais en toi et tu as lancé un beau je t'aime. L'alphabet commence par abc. Les numéros commençant par 123, la Musique commence avec do-ré-mi. Et notre Amour commence par toi et moi. Je n'ai qu'un seul cœur, et c'est ma plainte, il ne peut sonner que pour une seule âme, un seul corps, un seul regard. Je veux t’embrasser avant de m’éteindre. Je veux te caresser pour que nos cœurs jouent dans un même rythme. Comme notre cœur s'allume et que la lune achève d'embraser ma respiration. Ce matin, je voulais juste espérer que ton cœur se consume pour me lire. J'avais soif, soif d'un de tes baisers. Un baiser de ta bouche et de tes lèvres pour que notre amour vienne se poser avec ce trop-plein de délice et de fièvre. Oui ! J’ai soif, j'ai soif de tes baisers ! Mon baiser à moi, celui pour toi ne pourra jamais s’épuiser, j'ai soif, oui, j'ai soif de toi. Oui, je t’embrasse tendrement, j’embrasse tout doucement où mes lèvres se posent, pour que la vie rit et fonde de plaisir, qu'elle se donne et que le plaisir l’envahisse jusqu’à ce qu’elle m’abandonne. Je veux mourir pour ce tendre et long baiser.

Que ce baiser extrême de notre Amour règne et sonne dans ton cœur battant et que rien ne vienne jamais le briser. Si je dois mourir, qu’il soit de ce baiser. Pour ce matin et le rebord d'un monde, on oubliera tout même que la terre est ronde, on se racontera doucement nos vies et puis on s'arrêtera terrassés par l'envie, l'envie sublime de s'embrasser dans le silence discret des secrets. Il est l'espoir de ce divin qu'à deux on parvient à former ce qu’on partage pour une nouvelle et belle journée.

Je t’aime pour toujours et tu le sais et chaque jour je t’aime davantage. Ce désir de toi et de te serrer juste contre moi et rester dans nos âmes. Je veux te murmurer des millions de je t’aime, des milliards de douces caresses, c'est le mot, mais tu le sais pour toujours ! Sur tes lèvres que j'ai en moi et pour que l’écho dise à ton cœur, qu'importe l'avenir ? La chose la meilleure, c'est de croire que jamais elle ne doit finir dans l’illusion de nos moments à nous. Et quand je te dirai, pour toujours ! Ne fais rien, ne dis rien, je sais. Ne dissipe pas mes songes et que les plus tendres

de mes baisers sur tout ton corps se prolongent comme une caresse dans tes cheveux. Aujourd'hui est un rêve. Je vais attendre patiemment que l'on vienne me chercher, je vais poser mes lèvres sur les tiennes et nous serons enfin les yeux dans les yeux sans le bandeau de mes bourreaux, je ne veux pas qu'on me bande les yeux, je veux voir le ciel.

Aujourd'hui notre Amour se lève, et ton odeur va rester en moi comme un parfum immortel. Une tâche d'encre pour me rappeler que je n'ai pas rêvé. Merci de toi. Je t'aime, quand je pense à nous, tu es si belle. Je t'aime d'un amour sans fin, j'aime le creux de tes lèvres. Tu es mon Bébé d'Amour, je voudrais tant, tant, tant. Tu manques à mes bras, j'ai froid de toi. Je remercie le ciel qui éclaire ton visage, je remercie le vent qui souffle dans tes cheveux, je remercie mon ventre qui même en révolution s'est apaisé quand tu es contre moi. Maintenant que j'ai gouté à ta bouche, maintenant que j'ai mangé tes lèvres, maintenant que j'ai deviné les formes de ton corps, maintenant que tu es définitivement en moi, je sais et je le ressens au fond de moi. Mes larmes tellement spéciales, mélange de bonheur, d'apaisement, d'amour fou, d'envie de toi, de douceur, des souvenirs du jour mais aussi de tristesse de ne pas pouvoir te donner plus que ce que je peux dans le temps. Tu ne pourras que me donner des instants de bonheur des jours de lumière des étoiles qui passent dans les cieux de ma vie qui s'achève ce matin pour je ne sais quoi et quelle raison. Le monde est fou mais je voulais le défendre avec tout mon cœur et mon âme... Aujourd'hui je suis certainement le plus mauvais élève de la classe et l'encre de nos cœurs va couler, on a sculpté le papier des confidences, la plume avait un doux murmure en glissant entre les mots. On avait des tâches sur les doigts, des étoiles dans les yeux, et des phrases qui s'envolaient à travers la fenêtre de la classe restée ouverte. Je les regardais prendre leur envol, c'était comme un début d'histoire qui allait se poser avec confiance sur l'arbre le plus haut de la cour. Le piano muet au fond de la salle parlait de nous au poêle qui attendait sa saison pour ouvrir son cœur et là mon Amour je me meurs.

Ton toi, ne l'oublie jamais ***P. PARAIRE***

Pietro

LETTRE D'AMOUR D'UN SOLDAT

Hier ou peut-être avant-hier, en passant devant la bibliothèque familiale, je m'attardais un long moment à regarder les livres anciens, dont certains n'avaient pas été ouverts depuis des années, et sentaient le moisi. Je choisis l'un deux au hasard et je fis une bien étrange découverte qui me laissa pensive et me redonna confiance en l'Amour.

C'était un livre écrit en 1929 par Erich Maria Remarque, un écrivain allemand qui fit la guerre de 1914 et après mains déboires et blessures, écrivit ce livre magnifique :
« A l'Ouest, rien de nouveau », dans lequel nos poilus n'ont rien à envier aux pauvres soldats allemands, logés à la même enseigne.

Et là, alors que je feuilletais les pages jaunies par le temps, une lettre glissa de mes doigts et tomba par terre. Je m'empressais de la ramasser, le timbre presque illisible portait la date de… 1917 ! Je m'empressais de l'ouvrir, j'avais l'impression d'ouvrir une porte dans le passé. Je la parcourue et je partis loin, loin, quelque part, près de Verdun, dans une sale tranchée…

« Le 15 avril 1917 – Verdun. »

« Mon aimée,

Voici huit jours maintenant que j'ai quitté Cahors, je suis parti loin de vous, dans cette boue immonde qu'est la guerre. Je vous ai écrit tous les jours, sans réponse. Dès que le courrier est distribué, je me précipite, le cœur battant, mais je n'entends pas appeler mon nom. J'espère que mes lettres ne se perdent pas dans ce chaos.

Je suis « installé » si l'on peut dire, dans une casemate avec des camarades venus de différents coins de France. Nous arrivons à peine à nous comprendre, chacun parlant le patois de son pays, alors nous nous efforçons de parler français, mais certains n'y arrivent guère.

Ils savent que je suis clerc de notaire, et donc ils en profitent pour me demander de les aider à rédiger des lettres à leurs épouses, leurs fiancées, leurs familles. Ils n'osent pas me dire les mots qu'ils pensent vraiment, par pudeur, parce que suis l'intermédiaire, mais je comprends à travers les lignes, leurs souffrances et leurs désirs envers des femmes que je ne connaîtrais jamais, mais qui pourraient être miennes. Et nous apprenons nos vies et nos amours, de cette façon bien triste.

Car voyez-vous, mon aimée, ici c'est l'enfer sur terre. Jamais de répit, ni la nuit, ni le jour. Les bruits des obus qui sifflent au-dessus de nos têtes, la peur au ventre, la saleté.

Peut-être un jour, je rentrerai et vous raconterai tout cela, ou peut-être je me tairai, pour oublier.

Ma seule consolation, c'est de penser à vous et à nos amours. Le soir dans ma sale couche, ivre de fatigue, j'étreins ce qui me sert d'oreiller, je ferme les yeux et je suis à vous. Je vous vois belle comme un soleil, que nous n'avons pas ici, nue et lascive dans notre lit nuptial, votre belle chevelure libérée de toute attache, pour me plaire.

J'imagine votre cou, votre nuque dans laquelle je plonge pour respirer à fond les odeurs de la jolie femme que vous êtes. Je m'imagine titillant vos roses tétons, dressés comme des pointes de baïonnettes, non, je dis des bêtises, les baïonnettes c'est ici. Chez nous, vos tétons sont des fleurs non écloses.

J'imagine vos petites frisettes, au bas de votre ventre, où je me plais à passer les doigts.
Il me semble, dans mon délire, que vous m'appelez comme au premier jour, la première fois que je vous ai aimé : « Clément, Clément, venez, entrez dans mon petit tiroir secret, je l'ai ouvert pour vous. » Anastasie, est-ce vous qui m'appelez, qui m'implorez de vous aimer ?

Et je n'entends que la réponse du vent maudit qui s'engouffre dans ce couloir de la mort, dans l'enfer des vivants.

Et je pleure.

Je pleure parce que vous êtes belle, parce que je vous aime, parce que cet éloignement est un gâchis de nos corps, de notre jeunesse. Je pleure parce que j'ai peur de ne plus vous étreindre. Et aussi, parce que j'ai peur tout simplement, peur de la guerre, de la mort, mais aussi, de l'oubli : oublier votre voix, votre sourire, votre regard, oublier ce qui me donne encore la force de vivre.

On m 'a inculqué le principe qu'un homme « ça ne pleure pas ». Si fait ! La guerre ça fait pleurer, ça vous ôte toute fierté, ça vous transforme en pion à qui on fait faire des choses ignobles : vivre comme un rat, tuer des gens que l'on ne connaît pas. On se fait tirer dessus comme des lapins, on tire sur des ombres, on vit dans l'absurdité.

Ma bien aimée, je vais encore rêver de vous jusqu'à ce que les premiers tirs ennemis de l'aube ne me sortent de mon sommeil. Et une journée de cauchemar va recommencer.

Ce soir, de nouveau, je m'endormirai la tête dans les étoiles, en respirant vos boutons de fleurs.

Répondez-moi vite, mon Aimée, je me languis de vous.

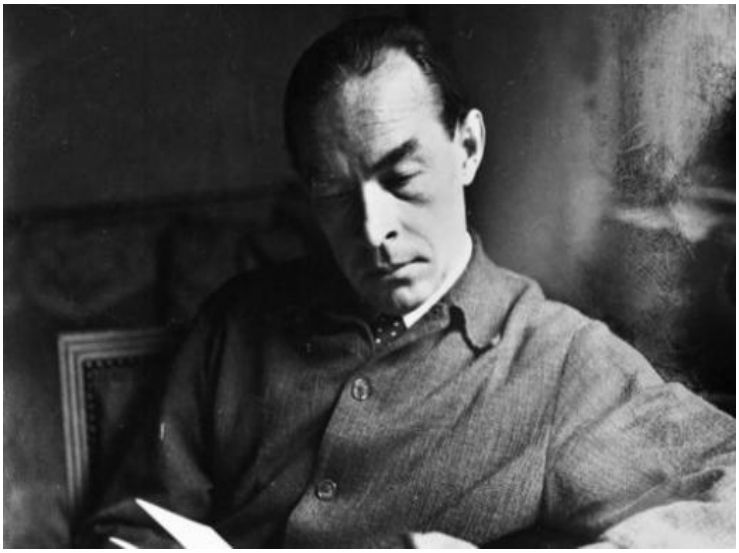
« Votre bien aimé, à la vie, à la mort. »

CLEMENT

Je refermais la lettre, une larme roula sur ma joue, je restais là, sans bouger, longtemps sans doute… C'était donc ça l'amour, une force qui vous aide à vivre ! A survivre, même sous le feu des mitrailles, dans la saleté, l'horreur et la mort qui vous guette !

Oui, c'était bien ça, et je compris de qui était cette lettre, car on m'avait souvent dit que mon arrière-grand-mère Anastasie était restée veuve toute sa vie, ne voulant pas trahir le soldat qu'elle avait aimé, son héroïque et seul amour, Clément.

Merci Monsieur Erich Maria Remarque, vous avez été le messager de cette belle lettre d'amour d'un soldat qui aurait pu être des vôtres, dans vos tranchées, à l'Est de Verdun.



M. COMBERNOUX

Passé ultérieur

Notre mère vient de nous quitter. Elle n'a pas eu une vie facile après la disparition tragique de notre père, en 1968, quand nous étions tout petits, mon frère André et moi. Paix à leurs âmes.

Quelques semaines plus tard, nous décidâmes de faire ensemble le point des choses à garder dans la maison familiale que nous avions décidé de vendre.

Notre père était un grand lecteur et nous avons commencé par la grande bibliothèque : amoureux des vieux livres, nous espérions y trouver quelques éditions rares ou des volumes anciens. Comme toujours, nous ne pouvions résister au plaisir de feuilleter quasiment tous les livres qui nous passaient par les mains. A ce rythme, nous n'achèverions pas l'examen de la seule bibliothèque avant un mois.

Jusqu'au moment où j'entrouvris un livre intitulé « L'avenir tout de suite ». Ce titre nous interpela, car ce thème était cher à notre père : il était intarissable sur le sujet et nous bassinait avec des théories aussi insolites qu'improbables. Nous en étions émus et avons feuilleté le volume dans l'espoir d'y trouver l'origine de ses élucubrations chronologiquement absurdes. C'est alors que deux feuillets manuscrits s'échappèrent d'entre les pages. En reconnaissant l'écriture de notre père, une profonde émotion nous envahit.

« Mes chers fils, André, Robert

Je n'ai jamais douté qu'un jour vous liriez ces lignes. Et c'est la raison pour laquelle je les ai écrites avec application. Je les ai placées dans ce livre car vous ne l'avez pas manipulé par hasard. Tout ceci était « écrit » si j'ose dire.

Et si je ne me trompe pas, il doit être 16h 35mn ce jeudi 4 juillet 2019 »

Instinctivement, nous avons regardé nos montres : il était bien 16h35 ce jeudi 4 juillet. L'intérêt de ce document n'en devint que plus intense. Nous reprîmes la lecture, encore plus intrigués.

« Mais commençons par le début de l'histoire.

Tout enfant, j'avais des difficultés avec la notion de temps, de chronologie, d'ordre des choses. Mes parents m'en faisaient souvent le reproche et je me suis corrigé pour éviter de les contrarier. A l'époque, le rôle des enfants se bornait à être obéissant et sages. En famille comme à l'école.

Mais à l'adolescence, mes . . . handicaps ont pris le pas sur les convenances et j'ai compris qu'il s'agissait de dispositions plutôt intéressantes, voire de dons. Et plutôt que de les subir, je les ai exploitées à fond afin de les développer. Intérieurement, je pensais être comme tout le monde, que tous faisaient la même chose, et que ces dispositions n'avaient rien d'exceptionnel.

Elles l'étaient. En quoi consistaient-elles ?

Au début, quand j'assistais à des conversations entre adultes, j'étais étonné de pouvoir les suivre en temps réel, au mot près, comme j'aurais chantonné un air connu en même temps que l'interprète. Or, je ne connaissais ni le sujet de ces discussions, ni même certains mots utilisés par les protagonistes. Et pourtant, j'aurais pu les prononcer en même temps qu'eux. Quand j'en ai pris conscience, cela m'a amusé. Jusqu'au jour où j'ai commencé, mentalement, à les précéder dans leur discours. D'abord une syllabe, puis un mot, puis une phrase. J'en arrivais à répondre à des questions que l'on n'avait pas encore posées.

Cela m'a effrayé. J'ai compris que ce n'était pas normal, pas dans la logique des choses. Mon cerveau était en ébullition. Et si…

J'ai alors saisi un livre, un gros, que je n'avais jamais lu, et j'en ai commencé la lecture. Après les dix premières pages, je me suis rendu compte que je connaissais l'histoire jusqu'à la page cinquante. Cinq pages plus loin, je connaissais tout le livre.

Imaginez ma stupeur !

J'ai réalisé alors que j'étais différent : en effet, les autres avaient besoin de lire les livres jusqu'à la dernière ligne, d'écouter les gens jusqu'au terme de leurs discours pour pouvoir discuter, ou la fin de la question pour pouvoir y répondre.

Il m'a fallu longtemps pour comprendre le phénomène, que je n'étais pas extralucide, que je ne pouvais pas deviner ce que les gens allaient dire ou écrire. Non, ce n'était pas cela. En fait, j'avais la faculté de me projeter dans le futur, très proche au début, quelques secondes, et avec beaucoup de concentration quelques minutes. Et ça, j'étais certain d'être le seul à jouir de cette faculté.

Par chance, il fallait que je veuille qu'il en soit ainsi : il aurait été invivable de subir cela nuit et jour, malgré moi.

Bien sûr, l'adolescent que j'étais en a profité largement. Au lycée bien sûr, car cela me permettait de connaitre les sujets d'interrogations, orales ou écrites. Je pouvais donner le résultat d'opérations compliquées très rapidement, en « écoutant » simplement la réponse dans ce futur. Mon carnet de notes s'est considérablement amélioré mais je n'en faisais pas trop, de peur que quelqu'un soupçonnât quelque chose. Je m'amusais aussi à faire des pronostics sur des événements sportifs. Bien sûr, j'ai eu des succès féminins facilités car je savais d'avance si la relation allait aboutir ou pas… Bref, des préoccupations d'adolescent pas tout à fait mature.

Plus tard, j'ai orienté mes études de façon à comprendre ce qui me permettait de me projeter ainsi dans l'avenir. Mais les références sont rares… enfin, je veux dire étaient rares à cette époque, dans les années soixante. Mais mes capacités intellectuelles, et ma puissance de concentration m'ont permis d'aller beaucoup plus loin dans le futur, oui, beaucoup plus loin. De quelques minutes au début, je suis parvenu à 2 jours, puis une semaine, puis un mois, puis… Je faisais des progrès exponentiels, au point que ma capacité de projection a été beaucoup plus performante, et pour tout dire, quasiment illimitée.

A côté de cela, il y avait la vraie vie : j'ai rencontré votre mère, à qui je n'ai rien dit de mes capacités. Elle en aurait été effrayée, et je ne voulais pas la perturber avec cela. Puis, vous êtes arrivés tous les deux : j'ai adoré vous voir grandir et cela a un peu calmé mes préoccupations « futuristiques ». Je sais que je vous ai manqué, même si mon « don » m'a facilement permis de vous mettre à l'abri des soucis financiers. Mais le non-besoin d'argent ne saurait remplacer la présence d'un père.

Au boulot, je tirais bien mon épingle du jeu : on me reconnaissait un flair infaillible, un sens de l'anticipation hors du commun.

Un stratège redoutable, disaient-ils. Tu parles…

Tout aurait pu continuer ainsi, longtemps, si je n'avais commis une erreur : j'ai évoqué mes dispositions devant un ami que je croyais sûr.

Il faut se replacer à cette époque de guerre froide, pendant laquelle tout le monde se soupçonnait d'être à la botte d'un des deux blocs. Les purges à l'est, les petits livres rouges ici, des missiles partout, des espions sous votre lit… c'était une drôle d'époque. Enfin, drôle…

Pour en revenir à mon « ami », il a vite compris quel profit il pouvait tirer de cette information. Il m'a tout simplement balancé aux « autorités ».

Mais, mes facultés m'ont heureusement dévoilé leurs intentions : me contraindre à me mettre à leur service, ou, pire, faire de moi un rat de laboratoire. Aucune de ces deux perspectives ne m'enchantait, vous vous en doutez. Et par-dessus tout, je voulais aussi préserver ma famille. La seule solution qui s'offrait à moi était de disparaitre afin de couper court à tous ces projets maléfiques.

Je suis donc parti après avoir assuré votre sécurité financière. En fait, ma fuite a conforté les autorités sur la réalité de mes dons. Je suis passé dans la clandestinité, usant de mon pouvoir pour déjouer tous les pièges que l'on me tendait pour me mettre le grappin dessus. Cette situation très pénible a duré deux ans. Puis, dans mes multiples projections, j'ai « vu » qu'un avion venant de Corse n'arriverait pas à destination, sans que j'en identifie la raison. J'ai fait en sorte de figurer sur la liste des passagers. L'avion n'est effectivement jamais arrivé, et je faisais donc officiellement partie des victimes. La pression qui m'entourait s'est alors allégée mais ne s'est jamais interrompue totalement. Les services secrets ne laissent jamais tomber une piste prometteuse. Ceci m'a empêché de renouer avec vous.

La mort dans l'âme, j'ai dû renoncer à ma famille, afin de nous préserver, vous et moi. Et puis, votre mère n'aurait pas compris cette situation, d'autant qu'elle était officiellement veuve… D'un autre côté, vous avez grandi, en vous accommodant relativement bien de mon absence.

Pour laisser une trace de mon histoire, et à vous seuls, j'ai rédigé ce texte et je l'ai glissé dans ce livre que je vous ai « vu » manipuler aujourd'hui. Ce texte a été écrit sur place, ici, le 5 avril 1975. La veille, hier donc, j'ai acheté, à votre attention, quelques milliers d'actions d'une petite société, « La firme de Redmond » que j'ai jugée prometteuse. Vous n'aurez qu'à suivre les instructions à la fin du texte à ce sujet.

Tout est dit ou presque. Sauf que vous avez été les lumières qui ont éclairé ma vie pendant ces décennies d'errance. La seule façon de vous aimer qui m'a été offerte a malheureusement été de me tenir éloigné de vous. Quelle ironie, quelle tristesse, quel gâchis…

Mes facultés ne me permettent pas d'investiguer assez loin pour connaitre mon propre sort : avec l'âge, mon pouvoir s'émousse, et ma capacité de concentration, sur ce sujet se fait « réticente ». En un mot, au moment où j'écris ces lignes, je ne sais pas si je serai encore de ce monde quand vous les lirez. Mais sachez que si tel est le cas, je ferai tout pour que nous soyons enfin réunis.

Je vous embrasse très très fort.

Antoine.

PS : Pour récupérer les actions, voici comment procéder : vous devez vous rendre… »

Nous étions bouleversés. Nous avions entre les mains la révélation d'un secret, la preuve que notre père n'était pas mort dans cet accident, qu'il s'était sacrifié pour nous protéger.

- Non, mais tu te rends compte, la vie qu'il a eue ? me dit mon frère en écrasant furtivement une larme.

- Pour une surprise, c'en est une ! Et belle, même si elle est douce-amère. Mais… tu y crois vraiment toi ?

- Je voudrais y croire, mais c'est quand même énorme, non ? Pourtant cette histoire de date et d'heure, c'est pour le moins étonnant.

- Mouais… Un autre élément de réponse est dans ces actions dont il parle.

- Mais bien sûr… Cette firme, je n'en ai jamais entendu parler. S'il faut, c'est l'autre nom de Lehman Brothers… Ah ah !

Et de rire, nerveusement ; à la fois pour nous libérer de toute cette émotion qui nous submergeait et pour clore ce rêve dans lequel ce document nous avait embarqués.

- Bon, ce n'est pas tout ça, mais nous n'avons pas beaucoup avancé dans notre sélection…

Nous nous sommes remis à trier les volumes, silencieusement, chacun plongé dans ses pensées.

Quand soudain, quelqu'un frappa à la porte, avec le lourd heurtoir.

André et moi, nous nous figeâmes : « …*je ferai tout pour que nous soyons enfin réunis* **», ces mots nous revinrent instantanément en mémoire.**

Nos regards se croisèrent : ils exprimaient la surprise, l'incrédulité, mais aussi un immense espoir. L'intensité émotionnelle était à son comble. Serait-il possible…

-On va ouvrir ?

Après avoir pris une profonde inspiration, nous ouvrîmes la porte.

Une petite dame se trouvait là, un peu gênée :

-Excusez-moi de vous déranger, Messieurs, mais votre voiture est garée devant mon garage. Seriez-vous assez aimable pour la déplacer ?

Quelques jours plus tard, nous avons suivi les instructions de la lettre au sujet de ces soi-disant actions de « La firme de Redmond », juste pour en avoir le cœur net, au cas où…

Eh bien, … Comment dire… Nous n'avons pas été déçus.

Sacré papa !

C. GOLLER

Henri

Elle était tombée du livre quand je l'avais saisi. Comme çà. Inopinément. Et avec une telle désinvolture que je m'en étais à peine aperçue. Il faut dire que cette édition originale de Jules Vernes dormait là, sur l'étagère de la bibliothèque, depuis des années. Si je savais qu'elle avait appartenu à ma grand-mère, je me demandais qui avait bien pu la lire la dernière fois ou même, seulement, la feuilleter pour le simple plaisir d'effleurer le vieux papier et de respirer son odeur. La poussière qui s'était déposée sur la tranche témoignait d'un long sommeil.

Il avait fallu que Marc la ramasse et me la tende pour que je prenne conscience de son existence. J'avais d'abord pensé à un papier utilisé comme marque pages ou pour noter un passage nécessitant qu'on y revienne… Et puis l'enveloppe m'était apparue. Jaunie et translucide. Et ce vieux timbre, qui s'était décollé tout seul à peine avais-je effleuré le papier, m'avait confortée dans l'idée d'une vielle chose oubliée.

J'aurais pu la jeter. Bien sûr. Un si vieux papier ! Tant d'années passées dans ce vieux livre ! Mais je ne l'ai pas fait. Je l'ai tournée entre mes mains. Passée d'un côté sur l'autre, entre deux doigts. Soupesée. Légère. Probablement n'y avait-il qu'un seul feuillet dans l'enveloppe. Elle était décachetée. Ou alors sa colle s'était décollée ?

J'ai sorti le feuillet de son fourreau. Je percevais les battements de mon cœur. Comme si, d'une banale lettre, j'allais exhumer un secret. Banale parce que sans aucun signe distinctif. Ni parfum, ni couleur, ni trace d'aucun outrage. Pas de trainée d'encre qui eut laissé penser à des larmes. Ni de trace de froissement sur le papier ou de déchirure qui trahirait la colère ou le dépit. Et pourtant…

Ma main tremblait presque en dépliant le papier. Mes yeux s'y sont posé et ils ont lu. Et mes lèvres aussi s'en sont mêlées. Il a bien fallu joindre toutes ces forces pour déchiffrer l'écriture penchée. Une belle écriture de pleins et de déliés. A l'encre violette.

Mon âme,

Quand tu liras cette lettre, sans doute serais-je parti. Sans doute à jamais. Sans doute pour un autre monde.

Et pourtant tu le sais, ma tendresse, je t'aime. Plus que tout. Plus que moi-même. Plus que ma vie. Car ma vie c'est toi. Tu es ma joie, ma liberté et ma folie. Tu es la Vie. La seule que je veuille vivre et la seule que je ne puisse. Et ce n'est pas faute d'avoir lutté. Mais rien n'y a fait et rien n'y fera jamais. Aujourd'hui je le sais. Notre combat contre les préjugés et l'injustice est bel et bien perdu. Comme cette guerre absurde que se livrent les hommes.

Tous ces morts ! Absurdité !

Pour un monticule de rien, un mur, une frontière de papier. Les hommes sont des fous furieux. Et leurs chefs des inconscients sanguinaires qui font de nous de la chair à canons.

Et t'écrivant ces mots, je crains qu'ils ne te soient jamais portés. Parce que nous sommes surveillés. Epiés dans nos gestes comme dans nos paroles, et plus encore dans nos écrits. Le moral des troupes est en cause. Tout ce qui risquerait de l'atteindre est à bannir. Et celui qui le mettrait en péril est à bâillonner même si pour y parvenir il faut aller jusqu'à l'éliminer. C'est ce qui est arrivé à mon capitaine. Hier matin. A l'aube. Ils l'ont exécuté. Ils, je dis « ils » mais ce « ils » ce sont les nôtres. Nos chefs, notre état-major, notre gouvernement.

Tu entends mon âme ? Ils tuent les nôtres d'avoir été lucides, d'avoir réfléchi avant de courir sous le feu, d'avoir espéré sauver un seul d'entre nous. Tout acte de repli est compris comme une désertion, tout ordre questionné est interprété comme une rébellion.

Alors quoi, faut-il que nous mourrions tous sous le feu croisé de nos ennemis et de nos propres troupes, pour satisfaire les intérêts des généraux ?

Et faut-il que toi et moi soyons sacrifiés à jamais pour le bien de nos familles ? Alors que mon aîné reprendra la fabrique et qu'il épouse l'héritière des Berchaux pour asseoir notre suprématie dans la région, que leur importe-t-il si moi je choisis une fille de la terre ? Tu auras la propriété de tes parents… alors, où est le mal si je ne fais pas le mariage auquel ils me destinent ? Qu'y perdront-ils de si fondamental ? Encore un peu plus de puissance ? Pourquoi faire ? Pour qui ? Pour que nos enfants retournent engraisser des tranchées ?

Vois-tu ma tendre, je suis fatigué de lutter contre tout à la fois. Et ton amour seul ne suffira pas à me tirer de là. De ce merdier infâme, de cette fange immonde où nous mourrons tous à la fin de maladie autant que de la guerre.

Ne m'en veux pas ma Vie, sur mon cœur tu veilles. Tu fais chaque jour que je ne devienne pas une bête, un monstre.

Ce sont tous ces combats perdus d'avance qui ont vaincu mon âme.

C'est l'humanité qui résiste en moi qui m'appelle au-delà du monde.

Mon dernier souffle est à toi.

Adieu ma si belle âme.

Ton Henri.

M – H. TERRIE

A toi qui me connais si bien.

« A toi qui me connais si bien, j'écris ces quelques mots car enfin est venu le moment de partir. Toi, le sage, mon maître et mon confident de toujours, tu vas pouvoir me comprendre et toi seul pourra compatir. L'heure est venue de me séparer de toi mais avec le plus grand détachement j'ai décidé de m'en aller car enfin, je suis en paix.
On dira de moi ce que l'on voudra. Tu le sais, il y a bien longtemps que je supporte toutes les offenses et toutes les incompréhensions mais toi seul secrètement sais combien j'ai tout fait pour conserver une âme pure et un cœur aimant.
Alors mon maître, je t'en supplie, accepte de me voir partir parce que j'ai trouvé la sérénité et je n'ai plus peur. Je n'ai pas d'amertume mais laisse-les dire de moi ce qu'ils voudront ceux qui ont cru tout savoir mais qui ne me connaîtront jamais. L'essentiel c'est maintenant cet instant ou ce que l'on prendra pour un suicide est en fait l'acte de celui qui n'a plus de doute et qui écoute son cœur, libre. »

Je dépose cette lettre dans ce livre ancien qui parle de nous et de la vie. Et comme je t'ai trouvé, et si cela est juste, tu trouveras toi aussi cette lettre et étant l'élu de ma dernière heure, tu sauras combien je t'ai aimé.

C'est mon cadeau d'adieu, mon dernier geste d'amour.

L. FERRE

ENCYCLOPEDIE DE LA FEMME

C'est un gros livre cartonné édité en 1961, couverture vert foncé, titre en lettres dorées, « L'encyclopédie de la femme ». Certes, il est abîmé et son contenu, à coup sûr, dépassé… Il est là, dans un carton, en compagnie d'autres livres qui vont rejoindre la déchetterie.

Elle le saisit, au dernier moment. Il ne lui servira à rien sinon à encombrer encore ses étagères mais elle l'a ouvert tant de fois pour réaliser les recettes de gâteaux : ses premiers gâteaux, à 10 ans et tant d'autres jusqu'à ce qu'elle quitte la maison ! Baba au rhum, quatre-quarts, bûche de Noël… La cuisine, sens dessus-dessous, les copines venues mettre la main à la pâte pour préparer leur petite fête, les anniversaires et encore les réveillons de Noël et du Nouvel An…
Elle l'ouvre avec émotion. Un paquet de feuilles s'en échappe, recettes glanées sur des revues ou écrites à la main. Pâte à choux, crème anglaise, flan aux œufs…

Elle feuillette l'encyclopédie. C'est la première fois qu'elle s'aventure dans ce gros livre, qu'elle n'ouvrait toujours qu'aux mêmes pages.
Elle mesure le temps passé, l'évolution des mœurs : *« C'est dans la vie conjugale que commence la vraie existence de la femme, celle à laquelle sa jeunesse n'a fait que la préparer. (…) Tout le sort du mariage dépend du rythme que lui imprimera la femme. C'est à elle qu'il appartient de déployer les trésors de patience et d'indulgence qui sont nécessaires pour conserver l'harmonie de la vie à deux. (…). La coutume n'est pas en France de laisser au mari les tâches ménagères. Il paraît que chez quelques jeunes couples une collaboration tend à s'instaurer ; cela ne me paraît pas nécessaire. Quelles que soient ses activités extérieures, la femme reste la maîtresse de maison… »*
Elle tourne les pages… Elle est loin des recettes de cuisine. Ici, les droits des femmes sont souvent des devoirs envers les enfants, la famille. La vie sociale se résume à savoir recevoir à la maison, à être belle et élégante !

Une feuille, plus propre que les autres, glisse. C'est une lettre. On dirait qu'elle a été écrite hier. Il n'y a pas de date mais elle a sûrement plus de cinquante ans. Elle porte l'en-tête de son grand-père : « Jean R, peaux découpées pour chaussures, maroquinerie ». Une écriture régulière et appliquée. Elle commence : « Chère Marie, Tu as oublié la recette des crêpes. La voici. » Recette détaillée, accompagnée de conseils « il faut que la pâte s'étende bien dans la poêle, il faut que le bord de la crêpe soit souple comme la crêpe elle-même sinon, c'est que la pâte a besoin d'éclaircir. » Terminée par : « Bon appétit. Baisers à tous. Mémé »

L'image de sa grand-mère s'impose à elle. Mais ce n'est pas la femme de l'encyclopédie, devant ses fourneaux ou élégante, recevant des amis… C'est une image de travailleuse, acharnée à la tâche. Petits artisans du cuir, ils découpaient des peaux pour les chaussures.
Lui, devant son établi, allonge les peaux sur le plan en bois, pose les formes et, d'un geste précis et rond, découpe avec précaution d'un coup de cutter rapide, les basanes destinées à doubler des chaussures. Elle, les rassemble par douzaines, encore par douzaines les paquets ainsi confectionnés, puis elle prépare les colis qu'elle expédiera par le prochain car. C'est elle qui tient les comptes, paie les factures, encaisse les paiements, reçoit les commandes… Après sa tâche habituelle, elle récupère les chutes de cuir et, en les assemblant minutieusement, confectionne des sacs et des coussins qu'elle vend quelques sous. Tout est bon pour arrondir les fins de mois…
Et quand elle reçoit ses petits-enfants, elle leur fait des crêpes. Crêpes à la bière, c'est sa spécialité ! Voici donc cette recette qui a traversé le temps dans un grand livre démodé…

Maintenant, elle le range au milieu d'autres livres anciens qui n'ont le mérite que de rappeler de bons souvenirs ! Mais comme elle a eu raison de le sauver de la déchetterie !
Elle garde la lettre de sa grand-mère. Elle ouvre le frigo : il y a des œufs, du lait et une canette de bière. Il y a aussi de la farine dans le placard. Sauvée ! Ce soir, crêpes à la bière de Mémé !!...

Francoise Blanc-Rouffiac

Ici quatre textes de Victor Hugo sélectionnés et lus par l'association partenaire :

« Vents de Mots »

Victor HUGO

1802 - 1885

Les Djinns

Murs, ville, et port,
Asile de mort,
Mer grise où brise
La brise, tout dort.

Dans la plaine naît un bruit.
C'est l'haleine de la nuit.
Elle brame comme une âme
Qu'une flamme toujours suit !

La voix plus haute semble un grelot.
D'un nain qui saute c'est le galop.
Il fuit, s'élance, puis en cadence
Sur un pied danse au bout d'un flot.

La rumeur approche. L'écho la redit.
C'est comme la cloche d'un couvent maudit ;
Comme un bruit de foule, qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule, et tantôt grandit,

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns !... Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale de l'escalier profond.
Déjà s'éteint ma lampe, et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe, monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant !
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau, lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! - Tenons fermée
Cette salle, où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! Hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer! Voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.

Extrait « Les Misérables »

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses, l'espace était noir et désert.

Chose étrange elle ne se perdit pas et arriva ainsi à la source. Elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche un jeune chêne incliné sur la source qui lui servait de point d'appui, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Cela fait elle le retira presque plein et le posa sur l'herbe...

Elle s'aperçut alors qu elle était épuisée de lassitude. Elle eut bien voulu repartir tout de suite ; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas.

A côté d'elle l'eau agitée dans le seau faisait des cercles qui ressemblaient à des serpents de feu blanc.

Au-dessus de sa tête, le ciel était couvert de vastes nuages noirs qui étaient comme des pans de fumée. Le tragique masque de l'ombre semblait se pencher vaguement sur cet enfant. Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Cosette se sentait saisie par cette énormité noire de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait.

Alors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet état singulier qu'elle ne comprenait pas mais qui l'effrayait, elle se mit à compter à voix haute, 1,2,3,4 jusqu'à 10 et, quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la perception vraie des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid de ses mains qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. La peur lui était revenue naturelle et insurmontable mais n'osa pas s'enfuir sans le seau. Elle saisit l'anse à 2 mains. Elle eut de la peine à soulever le seau. Elle fit une douzaine de pas, mais le seau était plein et il était lourd, elle fut forcée de le reposer à terre. Elle respira un instant, puis elle enleva l'anse de nouveau, et se remis à marcher. Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille ; le poids du seau tendait et refroidissait ses bras maigres ; l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées ; de temps en temps elle était forcée de s'arrêter, et chaque fois qu'elle s'arrêtait l'eau froide qui débordait du seau tombait sur ses jambes nues. ; c'était un enfant de 8 ans.

Elle avait beau diminuer la durée des stations et marcher entre chaque le plus longtemps possible. Elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Monfermeil et que la Thénardier la battrait. A la lisière de la forêt elle fit une halte plus longue que les autres pour bien se reposer, puis rassembla toutes ses forces et se remis à marcher courageusement mais ne put s'empêcher de crier » O mon Dieu, mon Dieu ».

En ce moment elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main qui lui parut énorme venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme sans un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie, l'enfant n'eut pas peur.

Le roi s’amuse (Victor Hugo) Théâtre

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde ?
Oh ! je t’aime pour tout ce que je hais au monde !
– Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.
Dis, aimes-tu ton père ? Et, puisque nous voilà
Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,
Qu’est-ce donc qui nous force à parler d’autre chose ?
Hé fille, ô seul bonheur que le ciel m’ait permis.
D’autres ont des parents, des frères, des amis,
Une femme, un mari, des vassaux, un cortège
D’aïeux et d’alliés, plusieurs enfants, que sais-je ?
Moi, je n’ai que toi seule ! Un autre est riche, – eh bien !
Toi seule es mon trésor et toi seule es mon bien !
Un autre croit en Dieu. Je ne crois qu’en ton âme !
D’autres ont la jeunesse et l’amour d’une femme,
Ils ont l’orgueil, l’éclat, la grâce et la santé,
Ils sont beaux ; moi, vois-tu, je n’ai que ta beauté !
Chère enfant ! – Ma cité, mon pays, ma famille,
Mon épouse, ma mère, et ma sœur, et ma fille,
Mon bonheur, ma richesse, et mon culte, et ma loi,
Mon univers, c’est toi, toujours toi, rien que toi !
De tout autre côté ma pauvre âme est froissée.
– Oh ! si je te perdais !… – Non, c’est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment !
– Souris-moi donc un peu. – Ton sourire est charmant.
Oui, c’est toute ta mère ! – elle était aussi belle.
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l’essuyer ; car il faut au cœur pur
Un front tout innocence et des yeux tout azur
Tu rayonnes pour moi d’une angélique flamme,
À travers ton beau corps mon âme voit ton âme :
Même les yeux fermés, c’est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle et l’œil voilé d’obscurité profonde,
Afin de n’avoir pas d’autre soleil au monde !

Victor HUGO
1802 - 1885

Souvenir de la nuit du 4

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand-mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : - comme il est blanc ! Approchez donc la lampe.
Dieu ! Ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! -
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre ; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
- Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
- Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
A tuer les enfants maintenant ? Ah ! Mon Dieu !
On est donc des brigands ! Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! -

Dæmones

Par un matin fiévreux, des limbes je descendais
Pour rejoindre l'Hades, cette vallée d'abime
Une terre confuse où l'on pouvait capter
La souffrance infinie des âmes pusillanimes

Quand soudain devant moi, deus ex machina
Apparaît Akratos le divin messager
L'intensité de son regard me fascina
Et figea mon corps sans pouvoir m'en dégager

« Homme, sais-tu qui je suis, tonna la bête féroce
D'un nectar céleste, je régale les couards
Tremble car tu vivras, selon mon bon vouloir
La félicité ou ton sort sera atroce

Exprime un souhait, et bois cet élixir
Si je le juge digne, il sera exhaussé
Mais dans le cas contraire, il te faudra subir
Un destin fatal que tu devras endosser »

Maitre, Ô mon génie, réponds-je terrifié
Votre intense courroux, ne voulais provoquer
S'il doit en être ainsi, sans devoir vous défier
Mon vœu le plus profond, je vais donc évoquer

Si loin qu'il m'en souvient, depuis ma tendre enfance
J'aspire à un Eden, je veux profondément
Toucher ce nirvana, état d'éveil clément :
Être enfin libéré de mes fausses croyances

En entendant ces mots le génie chancela :
« Devant ton esprit pur, mon pouvoir n'a pas prise
Homme, j'exhausse ton vœu, te voilà au-delà
De la Souffrance, du désir et de leur emprise »

En mon corps, la boisson divine fit office
Mes aveuglements, je sentis disparaitre
Et mon avidité d'un seul coup se soumettre
Devant la Vérité comme ultime bénéfice

Le génie s'envola, et me laissa éclore
Comme une flamme soufflée par un vent puissant
Libéré de l'esprit et dégagé du corps
Vers une nouvelle vie m'épanouissant.

C. VERNET

DESTINEE

Dans le grenier poussiéreux de ma grand-mère,

Je rencontrai, sortant d'un vieux tiroir, un génie,

Tel un papillon perçant sa chrysalide éphémère,

Me voyant paniquée par cette apparition, il me sourit.

Pour me remercier de l'avoir délivré de son sommeil,

Il m'offrit, solennel, la possibilité d'une nouvelle vie.

Prise de panique, entortillée dans mes pensées,

Mon cerveau en ébullition activa ses connexions :

Être musicien ou chef d'orchestre, pourquoi pas ?

Un peintre reconnu n'était pas mal non plus.

Un voyageur au long cours était sûrement un bon choix,

Ou bien un écrivain célèbre, la sélection était ardue.

Que serait ma vie si je n'étais pas moi ?

Serais-je plus heureuse avec un autre corps ?

Être moins grande avec un plus joli minois ?

Naître garçon musclé, prêt à narguer la mort ?

La décision était délicate et mon esprit confus.

Après mûre réflexion et maintes tergiversations,

Je répondis avec forte détermination :

« Je veux être moi, mais juste au début de ma vie,

Même famille, même lieux, mais avec l'aspiration

De pouvoir prendre différentes orientations,

Evitant les erreurs passées, redessinant ma destinée ».

C. CHARLES

Fleur immortelle

Je suis parti un jour au hasard d'un chemin,
Parti pour oublier comme le temps est court,
Comme l'amour est lourd d'absence et de chagrin,
La vie semée d'instants perdus, d'instants gâchés,
De bonheurs fugaces, souvenirs effacés…

Sans aucun but précis j'ai suivi une route,
Puis un dur sentier qui grimpait dans la montagne,
Et, longtemps, pas à pas, dissipant ma déroute,
Je suis monté au pied d'un rocher protecteur,
Quelques rocailles, où poussent de petites fleurs.

Cherchant mon souffle, je me posai sur les pierres,
Les herbes rudes se courbaient en piquant.
Troublé par l'âpreté des monts, une prière
Murmurait en mon cœur : où est le créateur,
Rien ne vit ici, hormis les petites fleurs ?

Le silence est un roi que seul le vent conteste.
Apaisé, je m'abandonnais dans ses soupirs
Et soudain intrigué par une voix fluette
Qui s'adressait à moi, là, au bord de l'abime,
Je fus réveillé d'un fol espoir qui m'anime.

Délaissant l'horizon, c'est alors que mes yeux,
Virent auprès de moi une étoile de laine,
Sublime fleur d'édelweiss au port orgueilleux,
Qui disait : « - Je suis le génie de la montagne.
Veux-tu changer de vie ? Si oui, je t'accompagne.

Si tu veux devenir cette fleur immortelle,
Vivre dans la montagne pour l'éternité,
Abandonne ici ton enveloppe charnelle.
- Oh ! j'aime ces solides rochers qui m'accueillent
Mais que deviendrai-je, si un passant me cueille ?

- Si l'on te cueille, un autre destin t'attend,
Un voyage sur les mots et dans les histoires,
Entre les pages d'un livre, viendra le temps ! »
Alors, pour approuver ce destin de génie,
J'ai frôlé la fleur de laine en disant merci !

F. BLANC-ROUFFIAC

MEFIEZ VOUS DES GENIES !

Sous l'ombre du tilleul où je me reposais
Une fourmi tomba de l'arbre sur ma tête,
J'étais prête à la chasser d'une pichenette
Quand il me sembla entendre une voix fluette :
« N'en fait rien, malheureuse, je peux t'aider moi,
A te libérer des chaînes de ta condition humaine »

« Mais qui es-tu, être minuscule, pour parler de la sorte ?
Et quelle est cette prétention de te croire si forte ? »
« Mais je parle ! tu n'as pas compris que je suis un génie ?
Le seul être au monde à me transformer à ma fantaisie,
Je prends l'apparence que je veux, j'ai un destin merveilleux
Qui peut faire de toi si tu le désires, un être fabuleux. »

« Je te donne deux choix : l'infiniment grand
Ou l'infiniment petit ! Ne perds donc pas de temps
Et choisis le monde mystérieux de l'invisible infini
Je t'offrirai alors un voyage pour un mirifique pays !
D'où tu pourras revenir quand tu auras la connaissance
D'un monde parallèle qui t'apprendra sa science. »

« Soit, Génie, je suis prête à partir pour l'infiniment petit »
Sitôt dit, sitôt fait, je me sentis transportée loin d'ici,
Je ne ressentis rien, je m'étais tout à coup endormie.
Quand j'ouvris les yeux, je ressentis une sensation étrange,
Je touchais mon corps, j'étais devenue une immonde bête,
Un amas de six pattes et d'antennes, et des yeux à facettes.

« Bienvenue dans le monde des insectes à Micropolis !
On me nomma fourmi ouvrière, au service de la Reine
Et toute la journée je charriais sur mon dos de lourdes graines
Et croisais mes congénères traînant leur fardeau avec peine
Sous le regard curieux de visiteurs qui nous observaient,
Nous faisions le spectacle du matin jusqu'en soirée.

Lasse de ces corvées, à grands cris, j'appelais le Génie,
Mais jamais au grand jamais il ne me répondit.
Je m'étais bien fait grugée, voulant changer de vie !
Alors je décidais de m'évader de cet enfer maudit.
Ah ! Sortir de cette chrysalide qui m'enserrait le corps !
Et dans un élan désespéré, je me retrouvais dehors !

A la vitesse de mes petites pattes, vite je me carapatais
Un vent de liberté me poussait, mon instinct animal me guidait
J'avais atteint un pré plein d'herbes folles et je m'y blottis
Tout à coup, je vis une ombre immense planer autour de moi
Je levais mes gros yeux orientables et fus remplie d'effroi.
Et là, un immense soulier d'homme se rabattit sur moi.
****
Après, je ne peux rien vous raconter, vu que j'ai été écrasée.
Mais quand même, voici la morale de cette épopée :
N'écoutez pas les propos de ceux qui veulent vous aider
A changer de vie, surtout si vous croisez une fourmi
Qui parle et se prétend Génie !

M.COMBERNOUX

Un farceur de Génie

C'est une belle journée aujourd'hui. Je me promène, seule, dans ma futaie préférée, des oiseaux picassent et cacardent, le bruissement des feuilles agitées par un vent léger chantent une douce mélodie ; tout cela me fait penser que la forêt n'est pas vraiment silencieuse. Le martèlement d'un pic vert sur un arbre me sort de ma rêverie. Le bruit semble proche, et je suis curieuse, je sors du sentier et m'approche doucement, en levant bien la tête pour dénicher l'oiseau. Patatras ! Je me casse la binette et me voilà, affalée par terre, le nez dans la litière forestière. Hum ça sent bon le champignon !… En m'agenouillant pour me relever, un objet étincelant attire mon attention. Sous le couvert d'une fougère je découvre une lampe d'Aladin ! Enfin, du moins, c'est ce qui me vient en premier à l'esprit en voyant cette chose sortie tout droit d'un conte de fée. Je me mets à rire, mais à rire, on dirait que la forêt elle-même s'arrête de vivre pour écouter mon amusement, le pic vert aussi s'est tu. Une idée saugrenue me traverse l'esprit… et si j'essayais de la frotter, juste pour voir, juste pour rire… pour retrouver mon âme d'enfant.

La stupéfaction est totale ! Je suis éberluée de voir un génie apparaître devant moi, je n'en crois pas mes yeux, je m'adosse à un chêne et je tente de reprendre une respiration normale. Je dois rêver !

Le Génie : ' Eh bien, j'ai dû user de beaucoup de stratagèmes pour que tu me remarques, cela fait plusieurs jours que je t'attends et toi, tu passes sans me voir. Tu as vraiment la tête dans les étoiles ! »

Moi : Il me parle !!!

Le génie : ' Non, tu ne rêves pas, je suis bien là avec toi »

Moi : ' Que veux-tu de moi Monsieur Génie ? »

Le Génie : ' Tu n'auras pas trois vSux comme dans les contes de fées mais je suis venu pour t'offrir une autre vie »

Moi : ' Une autre vie, pour quoi faire ? Et pourquoi moi ?

Le Génie : ' Tout le monde veut changer sa vie et toi, tu le mérites »

Moi : ' Tu sais monsieur Génie, j'ai déjà changé trois fois de vies jusqu'à maintenant, j'ai tout recommencé à zéro à chaque fois ; c'est vrai, ce n'était pas facile et aujourd'hui tu voudrais que je tente un nouveau défi alors que je comprends enfin ce que je suis venue faire sur Terre ! J'arrive au bout du chemin, tu aurais dû venir plus tôt »

Le Génie : ' Je pourrais t'aider financièrement par exemple, toi qui es toujours en galère côté argent »

Moi : ' L'argent toujours l'argent, cette énergie qui gouverne le monde.

Donnez-moi une suite au Ritz, je n'en veux pas !
Des bijoux de chez Chanel, je n'en veux pas !
Donnez-moi une limousine, j'en ferais quoi ? etc…
Moi je veux crever la main sur le cSur ! (sic ZAZ) »

Un farceur de Génie

Le Génie : ' C'est une bonne idée de crever la main sur le cSur et de plus avec le sourire pendant que tu y es, beau programme ! Réfléchis encore un peu. Je suis venu tout exprès pour te rendre la vie plus agréable, pour te tendre la main et alléger tes soucis »

Moi : ' Je reconnais que c'est une louable attention et dans la façon dont tu me regardes j'ai le sentiment que tu me connais parfaitement. Tu sais que j'aime me débrouiller toute seule sans l'aide de quiconque »

Le génie : ' J'ai rarement vu quelqu'un d'aussi têtu que toi. Il faut ouvrir ton horizon et penser que l'argent peut être une énergie positive pour celui ou celle qui la partage vraiment, avec un effet boomerang en plus »

Moi : ' Ok ! J'admets…Je peux réfléchir jusqu'à demain ? »

Le Génie : ' C'est maintenant ou jamais ! Parce que si toutes les personnes que je dois aider sont aussi compliquées que toi, j'ai du pain sur la planche. Alors, c'est à prendre ou à laisser ! »

Moi : ' Puisque tu me mets le couteau sous la gorge, bien que ce soit plutôt de l'or entre les doigts, je vais te demander cent mille milliards de dollars »

Le Génie : ' Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère. Je me dois de te demander à quoi va servir cette énorme somme ? »

Moi : ' Je vais créer des sociétés pour offrir des emplois à un maximum de personnes, penser aux plus démunis, payer des chercheurs …

Le Génie : ' STOP ! Je te coupe ! Tu penses aux autres mais pour toi, que feras-tu ? »

Moi : ' Moi ? Je suis le Grand Architecte, le Surveillant Général et je vais superviser tout cela et veiller à sa bonne marche… depuis mon nuage.

Et là, des billets de banque se mettent à tomber du ciel. Quelle aubaine ! Monsieur Génie n'a pas menti. Je croule sous une tonne de billets verts. Je m'empresse de faire des tas.

Le temps d'un instant Monsieur Génie disparaît dans une explosion de poussière, tout en m'adressant un clin d'Sil.

Brusquement, j'entends de nouveau le martèlement du pic vert qui a repris son travail, ce qui me ramène à la réalité. Je me retrouve toujours assise contre mon chêne.

J'ai dû vivre un rêve éveillé. Mais quel rêve ! Tout à coup je me souviens de ma chute. Je sens une énorme bosse sur mon front. Je vois mon bras droit légèrement sanguinolent lacéré par des ronces. Plus de peur que de mal. Je rentre à la maison avec cette pensée : ' Il vaut mieux rêver d'un génie qui vous veut du bien que de se faire manger par le grand méchant loup ! » surtout dans la forêt… Et attention où on met les pieds !

E. JACQUES

Un Génie vous offre une nouvelle vie

Un génie venait de m'offrir une nouvelle vie avec ce Porte-Bonheur accompagné de trois éléments qui m'entouraient : Un brin d'herbe, une fleur et un grain de terre devaient ainsi m'assurer Bonheur et prospérité. Mais avant cela, il me fallait définir ce qu'était la vie où plutôt ce que devrait être le bonheur et les préceptes de la vie en écrivant son mode d'emploi sur une feuille. Ainsi je mentionnais mon Nom, Prénom ma date et lieu de naissance et le vœu le plus cher que je pouvais avoir dans le cœur, puis je partagerai avec chaque Femmes et Hommes qui liraient dans son intégralité les préceptes du bonheur et de ce que la vie pourrait nous offrir. Chaque humain ayant fait lecture chercherait ensuite les trois éléments demandés qui les entourent ; ce brin d'herbe, une fleur et un grain de terre afin de les positionner dans une feuille vierge ; puis la pliant en triangle pour la jeter comme une offrande dans l'eau un ruisseau, un fleuve, une mer, un océan, un lac afin que le vœu se propage au-delà de l'horizon.

Ainsi, je m'appliquais à écrire sous la dictée du génie et de ma plus belle plume. Celle-ci bougeait sans que mon esprit ne fasse le moindre effort afin que l'homme devienne meilleur et pour que les préceptes du bonheur naissent. Il ne s'agissait pas d'une religion mais d'une voie individuelle qui restait l'objectif d'un éveil collectif qui s'inscrivait pour un monde meilleur. Ce génie offrait par son écriture le pouvoir de ce choix afin qu'une nouvelle vie s'invite à tous …

Les préceptes du bonheur

Puisque la souffrance de l'homme est la base d'une vie qui accepte l'épreuve. La compréhension est d'accepter les échecs. Pour tout Homme, la prise de conscience et le respect de la nature reste essentiel. La compassion pour tous devrait guider notre vie. Votre devoir est l'essence de votre chemin et l'enseignement des vérités votre raison d'exister. Les vérités indiquent ce qui est essentiel dans les problèmes de l'existence. L'insatisfaction est une souffrance. La réalité est conditionnée par votre propre existence l'avidité, la colère, l'ignorance, l'orgueil et la jalousie sont vos pires ennemis. Tous ces paramètres qui causent votre perte révèlent une incapacité à voir la réalité. Cette ignorance et la désillusion qu'elle entraîne, conduisent au désir de posséder davantage que les autres.

Les 8 bases de la croix Occitane qui représentent votre Pays sont votre chemin : la compréhension, la pensée, la parole, l'action, le mode de vie, l'effort, l'attention et la concentration. Les quatre sommets sont : cultiver, mener, développer et aimer tous les êtres dans leur libération.

L'ensemble des cercles terminant les sommets sont la bienveillance qui consiste à se réjouir du bonheur d'autrui. La paix est source de tranquillité en toute circonstance, heureuse ou triste.

Le respect est donc basé sur le fait que nos actions par la parole et notre esprit ont des conséquences sur tous ceux qui nous entourent, notre environnement et nous - mêmes. Chaque homme est ainsi responsable de ses actes.

Les préceptes communs dans la tradition sont de s'efforcer à ne pas nuire à autrui ni de prendre une vie, s'efforcer à ne pas user de paroles fausses ou mensongères, s'efforcer de ne pas user de paroles dures ou blessantes, s'efforcer de ne pas user de paroles inutiles, s'efforcer de ne pas user de paroles calomnieuses, s'efforcer de ne pas avoir de convoitise, s'efforcer de ne pas user d'animosité, s'efforcer de ne pas avoir de vues fausses.

Ainsi chaque homme s'évertue à rechercher les actions bienveillantes avec une générosité sans réserve. Le calme, la simplicité et le contentement sont indiqués. Avec des paroles salutaires, harmonieuses et des mots bienveillants, tu favorises la communication. En abandonnant la convoitise et la haine en compassion tu transformes ton esprit en sagesse.

Nous nous sommes dotés pour l'ensemble de la population de ces préceptes, symbole des valeurs et des droits qui fondent notre identité et notre cohésion.

Ces préceptes, par son ambition, demeure une action où chacun d'entre nous peut se retrouver. Le dialogue et l'écoute sont les fondements - mêmes de notre vision de la vie. Le respect d'autrui et la tolérance en sont les fondements majeurs. La nature est protégée dans le cadre de nos grands principes et nos engagements sont dans la continuité qui consiste à préserver l'intérêt collectif.

C'est pourquoi, nous t'invitons à préserver, défendre et améliorer nos vies. Ainsi, avec toi, nous indiquons avec urgence ce qui remet en cause l'ensemble de nos vies. Notre principal vecteur doit rester la solidarité afin de permettre la redistribution des richesses à toutes et à tous. Cette justice sociale doit être acceptée par ceux qui ont eu la chance de

créer. Ils peuvent s'il le souhaite et avec la même efficacité ne pas répondre uniquement à la rentabilité marchande. Le pilier qui fonde notre action est une vie pour tous d'égalité et de solidarité. Ces valeurs nous permettront dans n'importe quel lieu d'assurer et de favoriser sans distinction, un épanouissement personnel.

En tout état de cause, nous pourrons - avec toi - souligner la vision d'un monde ouvert et responsable où se conjugue le progrès pour tous.

Les préceptes du bonheur sont le témoignage de notre seule et unique richesse. Toi, tu es le gage d'un développement non contraint.

Tu es aujourd'hui appelé à devenir un témoin et un acteur de cette écriture. Le présent précepte s'applique à tous et tu veilleras à son message dans les générations futures.

Tu pourras à ta guise le faire progresser, l'enrichir et l'actualiser si au moins la moitié d'entre vous sont d'accord.

Lorsqu'un acte est contraire, celui-ci impliquera d'être consigné dans nos erreurs. Les écrits n'impliqueront aucun retrait et notre histoire doit inspirer une meilleure action.

Les préceptes du bonheur dans ses valeurs et droits fondamentaux devraient orienter notre vie de défense et de justice. Nos valeurs et tes droits sont le gage de notre cohésion d'homme au sein de chaque moment de la vie. Cette cohésion est indispensable pour un bien être partagé. Tu favoriseras la confiance et le respect mutuel dans n'importe quel environnement.

Tu dois refuser toute forme de discrimination et l'enrichissement à des fins personnelles est proscrit. L'accès pour tous à un travail propice à l'épanouissement et à la progression exige un effort commun et continu ; dans ce cas, une parfaite coopération est demandée.

Notre déclaration est née d'une responsabilité collective et notre cohérence s'identifie clairement dans nos engagements afin d'assurer l'épanouissement pour tous, de garantir cette qualité par la participation et l'implication personnelle de tous par des actions déterminantes.

Tous, nous avons droit à un toit, à des conditions de travail qui respectent notre santé, notre sécurité et notre dignité. Toutes nos actions resteront en faveur de ces droits, toit, travail, santé, éducation et sécurité.

Tu favoriseras la prévention et tu aideras sans aucune distinction le malade, tu défendras autrui dans sa dignité, tu enseigneras ce que tu sais, tu veilleras à ce que chacun ne manque de rien. Tes actions sont considérées comme prioritaires et elles doivent être activement poursuivies et renforcées tous les jours.

Tu es un homme qui défendra le principe des droits fondamentaux de l'égalité des droits entre les femmes et hommes. Tu expliqueras les valeurs indivisibles et universelles de la dignité humaine, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et de la solidarité. Tes actions consisteront à préserver l'intérêt collectif ; tu défendras et amélioreras nos vies. La vie est considérée comme prioritaire. Le principal vecteur de solidarité doit être défendu et tu dois permettre une redistribution des richesses à toute la population. Ce facteur de justice sociale doit être mis en place pour tous.

Si tu es un créateur, ton engagement est de promouvoir et d'agir dans le respect et les droits de gens qui travaillent pour toi. Tu construiras tous les jours de façon claire et transparente le bien pour tous et tu considéreras comme nécessaire et majeur d'agir en vue de l'amélioration des conditions individuelles et collectives.

A cet effet, tu t'engageras à : lutter contre l'exploitation de l'homme par l'homme, à favoriser l'épanouissement et le progrès pour tous, à respecter les différences, à respecter tous les peuples.

Tous les Hommes s'engagent à favoriser le développement du dialogue. Ils sont responsables et instaurent toujours une relation de confiance entre eux.

Tous les hommes s'entendent afin de garantir à tous les mêmes droits. L'égalité des chances sera favorisée et tu ne pratiqueras aucune forme de discrimination fondée sur le sexe, la race, la couleur, les origines ethniques ou sociales, les convictions religieuses, les opinions, l'âge ou l'orientation sexuelle.

L'égalité entre les hommes et les femmes doit être assurée dans la vie comme au travail, leurs soldes doivent être identiques.

Tu favoriseras l'accès à tous pour une vie digne, gage de sécurité et de stabilité.

L'éducation est un investissement important, permanent et prioritaire. La mise en place des moyens et leur adaptation permanente doit permettre de renforcer la capacité des jeunes à appréhender l'avenir.

Les Hommes contribuent largement et collectivement au développement et au succès de leurs constructions. Ils doivent pouvoir en bénéficier, tant au travers des fonds versés sous la forme de participation financière, qu'en aide en cas de besoin.

Dans chaque secteur, l'ensemble des hommes veillent à l'application des écrits. Le suivi des préceptes du bonheur se fera en concertation afin d'être en mesure d'alerter et de garantir son application à tous.

Tous, nous veillerons avec vigilance à ce que les principes et les droits de tous soient respectés.

Chaque homme s'assurera que chacun puisse prendre connaissance du présent précepte.

Chaque maison, forte de son identité par les marques en façade, défendra ses actions en préservant l'intérêt collectif. Elle doit garantir son engagement environnemental et social. Le respect de base environnementale concerne en premier chef, l'interdiction d'effectuer des émissions de produits dangereux, de réduire par tous les moyens et de maitriser sa consommation d'énergie en favorisant une nouvelle énergie. Modifier ton habitude de vie doit rester également une priorité.

Dans le même temps, les activités qui demandent une croissance doivent rester compatibles avec notre cadre de vie. Le développement économique doit tenir compte du développement humain en nous rapprochant les uns des autres avec une vision de l'activité sur du long terme.

Les Hommes doivent être des référents collectifs et ils s'efforcent d'être, en matière de responsabilité, les garants des engagements clairement identifiés. Ils doivent s'assurer que sa croissance va de pair avec nos valeurs et notre qualité de vie. Tous les Hommes s'engagent à développer des relations loyales avec tous. À agir avec intégrité, en recherchant la confiance. À dialoguer de manière constructive. À rendre compte systématiquement des résultats et à communiquer de manière transparente. À adopter une approche responsable en faveur de la nature. À rechercher les améliorations par l'analyse rigoureuse des projets.

À impliquer l'ensemble des humains dans la pratique respectueuse de la nature, à encourager les initiatives et soutenir les innovations qui prennent en compte la dimension et l'amélioration de ce processus.

Les préceptes visent à assurer la mise en œuvre de nos engagements au quotidien par tous et pour tous dans l'ensemble de nos activités sur la base d'un objectif commun, d'actions et de vérifications.

Les Hommes préservent l'intérêt collectif, défendent et améliorent nos préceptes : offrir un travail sûr et motivant, favoriser l'épanouissement et le développement personnel, promouvoir la diversité qui reflète la vie et garantit l'égalité des chances.

Les dispositions du présent Préceptes du bonheur s'appliquent, dans tous les cas à tous ceux qui le souhaitent avec justesse dans la force du cœur, celle de son équilibre et de la mesure.

Tout homme peut demander que soient prises des mesures correctives s'il estime qu'une application est non fondée et cause un préjudice.

Dans ce cas, le Génie saisit, enquêtera sur les raisons et vérifiera qu'elles soient valides. En tout état de cause, la saisine sera à la vue de tous. Après examen, le Génie prendra toutes mesures appropriées afin de résoudre le problème. Chaque homme est responsable de la bonne application des Préceptes du Bonheur. Il facilite sa communication, il donne des conseils sans ordres afin d'appliquer les préceptes, il recueille les plaintes afin d'établir des propositions.

Ainsi l'homme et le Génie adopte ce jour les écrits des préceptes du bonheur, de défense du symbole de nos valeurs qui fondent notre cohésion pour une vie respectueuse. Que l'ambition de nos actions dépasse les frontières dans le respect de tous. Que l'Homme souligne cette vision d'un monde ouvert, solidaire, responsable et qu'il se conjugue en progrès de vie pour tous.

Le Génie devait ainsi témoigner de la seule richesse qu'il possédait, celle de développer un équilibre dont chaque personne était appelée à devenir l'acteur afin que le bonheur inonde nos vies. Tel était ce

Génie qui souhaitait nous offrir une nouvelle vie.

P. PARAIRE

La croisée des chemins

Il est de ces histoires qui se racontent dans la douce torpeur des digestions tranquilles qui suivent les bons repas, qu'ils soient de famille ou entre amis. Un cercle se forme alors et l'euphorie de l'instant lâche la bonde des souvenirs, suscite quelques histoires drôles que l'on raconte à voix basse, et voit même quelquefois se confier quelques secrets, qui n'en sont pas, mais que l'on demande à l'assistance de ne jamais divulguer. Autant d'histoires qui laissent peu de traces dans nos mémoires, ou que l'on oublie même quelquefois aussitôt qu'entendues. Il en est cependant certaines qui nous interpellent et créent un sentiment de malaise en bousculant nos esprits rationnels.

J'étais invité à un repas de mariage, la soirée touchait à sa fin. Nous étions encore quelques-uns autour d'une table en désordre, à parler tout en terminant les bouteilles d'un champagne qui commençait à tiédir. Aux histoires drôles succédaient quelques mots d'esprit, quand un des convives, que l'on n'avait pas entendu jusque-là, prit la parole.

C'était un homme âgé très élégamment vêtu, à la haute stature intacte, aux yeux clairs illuminant un visage buriné et bruni, rehaussé par une barbe soigneusement taillée aussi blanche que ses cheveux ; un de ces hommes " qui portent beau" suivant la vieille expression, et sur qui les femmes posent des regards qui en disent long sur le regret de ne pas l'avoir connu au temps de leur jeunesse.

Sa voix grave et posée intima le silence autour de lui.

« Ce que je vais vous raconter - commença-t-il - va vous paraître insensé et bousculer certainement quelques-unes de vos certitudes, et pourtant…

J'étais jeune alors, une trentaine d'années, et comme nombre de mes amis je m'interrogeais sur mon avenir dans ce pays en proie au doute et à la peur que les derniers évènements rapprochaient du chaos. Je ruminais mes pensées sombres, assis seul dans un jardin près de Montmartre dont l'épaisseur des frondaisons atténuait avec peine la rumeur inquiétante du boulevard tout proche. Un homme vint s'assoir à mes côtés et m'interpella.»

- *Jacques ?*
- *Oui...Vous me connaissez ?*
- *Bien sûr !*
- *Qui êtes-vous ?*
- *Disons que je peux n'être rien... ou tout...C'est vous qui déciderez.*

« Ses yeux me fixaient avec une telle intensité que je sentais son regard pénétrer au plus profond de mon âme; j'en eus un frisson. »

- *Je ne vous connais pas, je n'ai rien à vous dire, passez votre chemin...*
- *Je le pourrais, mais ce serait dommage pour vous...*
- *Mais enfin que voulez-vous ?*
- *Et vous, que voulez-vous vraiment ?*

*L'auditoire, tout d'abord amusé se fit soudainement plus attentif, comme envouté par la voix du vieil homme. Il reprit le cours de son histoire :

- *Quelle drôle de question ! Avez-vous vu l'agitation qui règne dans notre pays ?* - dis-je passablement énervé
- *Que pourrais-je vouloir d'autre que ce que chacun souhaite en ce moment, la paix, une certitude d'avenir...*
- *Et si je vous l'offrais ?*

«Je me piquais au jeu. L'assurance et le regard de cet homme me fascinait au point que je n'avais plus envie de rompre la conversation mais au contraire d'aller jusqu'à son terme . »

- *Qui êtes-vous donc pour vouloir, à la condition que vous le puissiez, changer le cours de mon existence ? Si vous êtes Satan, je ne suis pas le docteur Faust et mon âme n'est pas à vendre !*

«L'homme éclata d'un rire bizarre, sonore qui effraya les moineaux qui picoraient à quelques mètres de nous, et fit sursauter un couple assis sur un banc de l'autre côté de l'allée. »

- *Votre âme ne m'intéresse pas ! Mais il est vrai que, comme un bon Génie peut le faire, je peux changer le cours de votre existence, vous proposer une autre vie, un autre destin que celui qui hélas vous est promis...*

* Le silence s'était fait autour du vieil homme, l'auditoire plus fourni qu'au début était suspendu à ses lèvres…

- *Je ne crois pas aux Génies, Aladin est un conte ! Il n'y a que les enfants pour y croire ! Chacun suit sa route, nous n'avons qu'une vie rien ni personne ne peut la changer pas même vous...Surtout pas vous !*
- *Etes-vous certain de n'avoir qu'une vie ?*

- *Allons ! Il faut être un illuminé pour croire le contraire ! L'histoire du juif errant condamné à ne jamais mourir et qui réapparait au cours des âges n'est qu'un mythe exploité par les romanciers ....*
«Mon interlocuteur ne cilla pas et me regarda plus intensément .»
- *Qui vous parle du Juif errant ?...Jacques, n'avez-vous jamais eu la sensation de revivre un instant déjà vécu, comme une réminiscence d'une vie antérieure?*
«Je sentais que progressivement cet homme prenait possession de mes pensées, sa voix résonnait en moi. Je pris tout d'un coup conscience de l'immobilité de l'environnement. Les moineaux n'étaient pas revenus, la rumeur du boulevard très proche s'était tue, les arbres agités jusque-là par une légère brise s'étaient figés, en face de nous le couple semblait pétrifié. Nous étions tous les deux, seuls vivants, prisonniers d'un décor inerte dans un silence absolu. Déstabilisé par cet environnement surréaliste je m'entendis répondre »
- *Oui...Peut-être mais...*
- *Vous est-il arrivé de regretter un choix fait dans votre vie...Un peu comme lorsque l'on est sur un chemin offrant deux directions possibles, et que l'on s'aperçoit trop tard que l'on n'a pas pris la bonne...*
- *Certainement...Comme tout le monde !*
«Ma réponse avait été immédiate, comme un réflexe fait de certitudes L'homme reprit»
- *Et cette croisée des chemins qui vous a conduit jusqu'à ce banc, c'était quand, Jacques ?*
«Devant mon hésitation à répondre l'homme enchaîna »
- *Je vais vous le dire...Vous aviez dix-huit ans, vous étiez sur le port de Brest, des rêves plein la tête et un billet dans la poche pour l'Amérique où un avenir prometteur vous attendait, n'est-ce pas ?*

* Un murmure courut dans l'assistance où se mélangeait intérêt et scepticisme. Le vieil homme marqua un temps d'arrêt, ses yeux clairs parcoururent l'auditoire, le silence se fit. Il continua :
« C'était vrai. Je me revis sur ce port dans l'agitation et la cohue d'un appareillage imminent, regardant mon billet, sondant mes sentiments, hésitant entre l'aventure et une amourette qui ne me promettait finalement rien d'autre que ses bras. J'ai choisi la seconde et déchiré le billet que m'assurait très certainement la première…»
- *C'est vrai...*-Répondis-je-
- *Je ne suis qu'un Génie, je ne suis pas Dieu. Je ne peux donc pas vous promettre une autre vie, mais j'ai le pouvoir de vous la faire reprendre là où vous vous êtes trompé de chemin .... Regardez Jacques, le temps s'est figé autour de vous. A vous de choisir s'il doit reprendre son cours là, où sur le port à Brest avant que vous ne déchiriez votre billet...*
«Nos voix résonnaient dans cet assourdissant silence, comme renvoyées par les murs de verdure du parc pétrifié »
- *Et si j'accepte ?*
- *C'est l'Amérique, et une vie telle que vous l'avez rêvée...*
- *Mais quel en est le prix ? Il y a très certainement une contrepartie à payer ? Quelle est-elle ?*
- *Il n'y en a pas !... Si, une seule ! Les Génies font partie de l'imaginaire collectif, il faut qu'ils le restent pour que le monde puisse encore rêver d'eux. Vous vivrez donc tant que vous garderez le secret de notre rencontre, si vous le révélez, il ne vous restera alors que quelques jours à vivre. Hélas, je sais les hommes tellement incapables de tenir leur langue que vous ne bénéficierez jamais de la vie éternelle ... Etes-vous d'accord ?*
- *Oui, Je suis d'accord.*- murmurais-je dans un élan-
«Le Génie m'intima alors de fermer les yeux de penser très fortement à ce moment vécu sur le port, à retrouver mes sentiments d'alors. Ce que je fis.
Je me sentis alors comme emporté, balloté dans un tourbillon sans fin et..»

* Le murmure qui commençait à naître dans l'auditoire s'amplifiât, certains secouaient la tête, quand d'autres se vrillaient la tempe avec l'index, déjà quelques réprobations à voix basse fusaient quand une voix gouailleuse interrompit le vieil homme :

« C'est bien la preuve que tous les fous ne sont pas enfermés ! Mon cher Monsieur fallait appeler le 15 dès le début de votre rencontre!»

* Des rires fusèrent, en même temps que quelques commentaires désobligeants à l'endroit du conteur. Le vieil homme se leva, toisa l'assistance de sa haute silhouette, et dans le calme revenu s'adressa au gouailleur :
« Monsieur sachez que le jour de cette rencontre le 15 n'existait pas, pas plus que le téléphone. Nous étions le 31 juillet 1914 et Jean Jaurès venait d'être assassiné au café du croissant.»

* Il quitta le cercle fit quelque pas vers la sortie, se retourna vers l'assistance stupéfaite et termina :

« Le 3 août 1914 lorsque j'appris que l'Allemagne avait déclaré la guerre à la France j'étais un citoyen américain à la tête d'une belle fortune...Et j'avais encore une trentaine d'année....»

*Dans un silence de cathédrale, l'homme se dirigeait vers la porte quand une question le stoppa :

- *Et vous n'êtes jamais revenu en France depuis ?*
- *Non, Jamais…*
- *Alors pourquoi aujourd'hui ?*

*L'homme montra d'un geste ample la salle qui commençait à se vider...

- *Pour ce mariage...Pour vous raconter mon histoire ...Et pour y mourir...*

M. VERDOT

Il avait oublié…

Paul avait six petites amies… Une chaque jour et plutôt la nuit.
Il partageait avec Elles les soupirs du corps et parfois même les chuchotements de leur cœur en demande…
Joli garçon, bien bâti la démarche franche, un brin balancée, il plaisait aux Femmes…
Son regard de ciel laissait transparaître sa nature animale.
Une animalité dotée d'un instinct puissant et si fin qu'il ressentait les êtres et jusque leurs âmes, il y pénétrait...Les connaissait…

Paul était un clair voyant mais il ne le savait pas…
Il aimait se sentir libre mais ne savait pas qu'il ne l'était pas...

Six Petites Amies une chaque jour et plutôt la nuit, mardi c'était Sophie puis toutes les autres jusqu'au dimanche...
Il les désirait mais elles ne le comblaient pas. Les chuchotements de leur cœur en demande le troublaient ...Il se sentait Aimé.

Paul marchait le lundi d'un pas confiant d'un pas ou le sol lui-même le conviait à s'enraciner dans cette ville qui l'avait vu grandir et devenir.
Les parfums du vent qui venait de la mer lui faisaient relever la tête. Il avait cette grâce qui oscillait sans cesse entre force et délicatesse.
Il flânait, disait bonjour à chacun qu'il croisait et reconnaissait…Il se sentait aimé.

Un jour particulier, le lundi, point de visite à une petite amie.
Son violon sous le bras, il partait à pied vers les villages accointés. Il marchait pendant des heures s'arrêtant parfois pour écouter ces multiples petits bruits qui le prenaient au cœur…
Alors prenant son instrument comme on prend sa plume, il écrivait ses notes dans une méditation sonore.

On pouvait l'apercevoir couché sur le sol, dans l'herbe odorante qui l'accueillait joyeusement...Dans un rêve complètement éveillé, surgissaient des notes qui mettaient au monde la mélodie du lundi.

Paul aimait ces moments presque mystiques ou jaillissaient ces parenthèses musicales. Il se sentait en communion avec la vie Elle-même, à son commencement lorsque la cellule dans un sursaut éblouissant devient « Être vivant ».
Alors il s'asseyait parfois jusqu'à la nuit tombante et jouait inlassablement cette mélodie à peine éclose, à peine structurée. L'Intensité de son exercice, le touchait si profondément qu'il se laissait glisser sur la terre humide.
Il se mettait alors à respirer en étirant consciemment son expire, puis peu à peu la froideur du végétal lui permettait de reprendre ses esprits.

Paul jouait de la musique avec une rare dextérité mais c'était surtout un compositeur hors murs. Il puisait son inspiration dans ses vertes promenades. Les odeurs, les parfums et les bruits environnants le propulsaient dans une créativité qui le mettait au monde inlassablement…

Paul avait six petites Amies : Sophie c'était le mardi et toutes les Autres jusqu'au dimanche…

Et Paul ignorait, qu'il n'était pas libre…

Lundi c'était relâche. Ce jour là encore il partit, c'était son jour à lui...
Son violon sous le bras il empressa son pas. Passa devant l'église, devant l'épicier, le cafetier, disait bonjour, on lui souriait, le reconnaissait et il se sentait aimé...
La place s'emplissait de monde, et d'odorantes senteurs, c'était la fête des Fleurs.
Roses, Magnolias, orchidées et dahlias c'était un enchantement, un patchwork de petites reines aux couleurs pâles ou chatoyantes…
Paul s'arrêta, son regard turquoise s'écarquilla, se fixa et se focalisa sur la silhouette blanche qui cheminait parmi les étals.
Élancée, son port de tête altier rehaussait les rondeurs de son buste.

Marie Sarah s'arrêta un instant, elle offrait au soleil doux de ce mois de Mai, l'ovale délicat de son visage à la peau transparente.
Elle se pencha en avant devant le stand présent en face d'elle, saisit entre ses doigts l'orchidée blanche teintée de rose.

Elle la détailla du regard, la porta à son nez pour y humer l'odeur sucrée.

Paul l'observait de loin, son cœur livrait bataille entre la suivre ou se raviser...
Il sentit la peur lui envahir le cœur et la confusion le domina, l'empêcha…Il n'osa pas et rebroussa chemin…
Il traversa la place en sens inverse, mille pensées l'assaillaient mais qui était-elle ?
Lui l'enfant du pays à qui tout sourit, les Damoiselles et la réussite joyeuse de ses mélodies qui le faisaient vivre et plutôt bien d'ailleurs ...Mais Lui, n'avait jamais entendu parler d'Elle.

Il déambula un petit temps parmi les étals, saluant certains passants. Absorbé par ses réflexions, le tintement mélodieux des cloches le fit sortir de sa torpeur.
Il était midi, une douceur veloutée incomparable, émanant de tous ces bouquets de Reines des jardins habillait la rue d'étonnantes et odorantes parures.

Paul s'immobilisa surpris, décontenancé, il fixait cette pivoine solitaire déposée sur la table du présentoir. Elle semblait bouger par de minuscules ondulations, ses pétales de couleur vive d'un jaune flamboyant semblaient s'étirer laissant apparaître son cœur laiteux. Celui-ci grossissait, se déformait et une tête aux traits enfantins apparut...
Des yeux un peu globuleux d'un vert irisé doré accentuaient son expression espiègle.
Sidéré Paul faillit lâcher son violon, maintenant la pivoine lui parlait ou plutôt babiller tant sa voix d'enfant joyeux s'exerçait…
« Je suis le Génie de Midi et je t'attendais »... « Paul, Paul ou vas-tu ? »
La fleur se tortillait, elle semblait rire à gorge déployée … Et puis elle donna l'ordre :
« Paul fais demi-tour parvient à Sainte Madeleine, on t'y attend »
Le ton de la voix était ferme et ne laissait aucune place à une quelconque « rétorquation » …
Il hésita un court instant, bredouilla un merci …Il comprit…

Il courut plus qu'il ne marcha et traversa la place. Elle semblait l'attendre, ayant fini sa course tout au bout de la rue… Pas très grande, simple aux arrondis gracieux cette petite église aux abords fleuris répondait au doux nom de Madeleine...

Arrivé sur le parvis pour la première fois il entra :
La lumière douce des cierges et des bougies diffusait çà et là sur les murs couleur de chaux de grandes ombres.
Devant la sienne, il s'assit, il mit sa tête dans ses mains, et pria pour la première fois…
Très rapidement, son âme voyagea et rencontra le vide et la désespérance. Mais son cœur était là, écoutant, ouvert au mouvement de l'amour commençant...

Le temps s'écoula doucement puis relevant la tête il les vit…
Dans le tableau Divin trônait La Femme qui offrait au Monde son enfant sur son sein. Son regard croisa le Sien aux yeux délicieux…
Réconcilié, Appelé, Il pleura doucement et il connut combien il avait oublié :

« QU'IL VALAIT MIEUX AIMER… »
Alors il senti qu'il était Libre.

Marie Sarah entra... La bougie qu'elle alluma fit danser ses doigts sur les murs blancs de la salle voûtée.
Dans la pénombre, éclairée par les ombres lumineuses, Paul sut qu'elle était là...
Il se leva maladroitement, s'avança et bredouilla :

« Je vous ai vue tout à l'heure et j'ai eu si peur de vous perdre »

Elle sourit et posa un baiser sur la joue de Paul et répondit :

« Devant lui et Marie, On ne perd jamais rien ici... On Offre et On Reçoit... »

M-T. NAVARRO

L'héritage de nacre

Philippe n'osait s'avancer sur le plancher vermoulu du grenier. Sous chacun de ses pas, les lames de bois pliaient et menaçaient de rompre sous son poids. Quelques trous dans la toiture y projetaient des tâches lumineuses qui mettaient en évidence les ravages du temps. Paralysé par la peur de transpercer la charpente rongée par l'humidité et les insectes, il s'immobilisa et porta son regard de part et d'autre, recherchant d'éventuels objets de valeur au milieu du poussiéreux fatras. Il était sur le point de renoncer à cette quête lorsqu'il aperçut la poignée rouillée d'une petite malle en bois recouverte de pièces de tissu aux couleurs délavées et à moitié mangées par les mites. Hésitant à s'avancer, Philippe parvint difficilement à extraire le coffre de l'entrelac de vieilleries qui lui servaient d'écrin. La malle qui n'était pas fermée dévoila un contenu décevant : calé contre une vieille bible, un vase anthracite difforme, couvert de poussière et de toiles d'araignées.

- Alors frangin, tu as mis la main sur le trésor du vieil oncle Marcel ?

- Une bible et un vase. Répondit prosaïquement Philippe.

- Si l'héritage se limite à ça, ne compte pas sur moi pour t'accompagner chez le notaire. J'ai d'autres choses à faire qu'inventorier les breloques du vieux fou.

- Tu ne devrais pas parler du frère de papa comme ça.

- Ouais, si tu veux. Fais voir le vase !

Par crainte de voir s'en échapper arachnides et autres myriapodes, Philippe saisit le vase entre son pouce et son index pour le tendre à son frère Pierre. Ce dernier ne s'embarrassa pas d'autant de précautions pour se saisir de l'objet sur lequel il souffla pour en décoller quelques décennies de saletés. Alors que Pierre s'éloignait en scrutant le récipient, Philippe porta son attention sur la vieille bible qui avait plutôt bien résisté à l'épreuve du temps. Il l'ouvrit au hasard et commença à la feuilleter pour vérifier son état. Une lettre glissa alors d'entre les pages jaunies du livre de l'Ecclésiaste pour tomber aux pieds de Philippe. Avant même de l'avoir ramassée, il reconnut l'écriture erratique de l'oncle Marcel.

> *Je souhaite à cette lettre de ne jamais être lue et au contenu du coffre dans lequel je m'apprête à l'enfermer de ne jamais être découvert. Qu'il périsse dans les flammes de l'enfer d'où il n'aurait pas dû sortir ! Si l'imprudent lecteur qui pose ses yeux sur ces lignes n'y prête pas garde, il deviendra son esclave comme je le suis depuis maintenant depuis une décennie.*
>
> *Il y a dix ans déjà que nos existences sont liées. La division 308 du Viet Minh venait d'abandonner les avant-postes de Nghia Lo, libérant la route vers Yên Bái et dégageant un nouvel accès au fleuve rouge. Au sein de la deuxième compagnie du 822ème bataillon de transmissions, placée sous les ordres du capitaine Crousillac, Lefèvre et moi étions partis remettre en état des équipements radio qui jalonnaient l'ancienne route qui reliait notre base de Na San à la capitale de la province. Le soir tombait sur le Tonkin quand mon compagnon et moi décidâmes de suspendre nos interventions pour rentrer vers la base. Nous étions alors parvenus à la hauteur d'une maison de fortune située en retrait de la route d'une vingtaine de mètres. La chaleur étouffante nous ayant poussé à vider nos gourdes nous décidâmes de nous approcher de cette cabane pour les remplir. Arrivés à son seuil nous appelâmes les occupants, mais aucune réponse ne nous parvint et personne ne se présenta à nous. Figés devant la modeste habitation, nous tendions l'oreille à la recherche d'un signe d'activité sans plus de succès. Lefèvre se décida avant moi à pousser la planche de bois cabossée qui servait de porte et à entrer dans la maison, la main sur son automatique 1935A. Je lui emboitais le pas, également prêt à dégainer mon pistolet automatique face un occupant belliqueux. Mais s'il y avait bel et bien un occupant, il était tout sauf dangereux ; il était mort. Je m'approchais du corps de l'homme, assis sur une chaise en bois, les bras pendant de part et d'autre et la tête jetée en arrière. L'absence de blessure apparente et l'âge présumé du vieillard m'avaient vite convaincu que le temps avait fait son œuvre. Je ne m'attardai donc pas et rejoignait Lefèvre qui avait déjà mis la main sur une réserve d'eau dans laquelle il avait plongé sa gourde. Ayant étanché sa soif avant moi, il déambula au milieu des vieilleries accumulées par notre hôte défunt. Il porta son attention sur un vase presqu'aussi noir que les morceaux de charbons accumulés près d'un poêle rudimentaire, dans un coin de la cabane. Fronçant les sourcils, Lefèvre fit tourner le vase dans sa main pour tenter d'en deviner la forme. Si on lâchait la bride à son imagination, on pouvait deviner un visage, mais ses yeux, son nez et sa bouche*

n'avaient rien d'humain. Notre connaissance limitée du folklore local nous empêchait certainement de comprendre ce qu'il représentait, mais mon compagnon semblait fasciné et glissa le vase dans son sac avant de sortir de la bicoque. A peine étions nous revenus au camp de Na San, que Lefèvre exploita sa trouvaille pour y faire pousser un pied de menthe. Malgré les efforts du cuisinier de notre bataillon, les plats manquaient assez souvent de saveur, et il n'était pas inutile de cultiver soi-même quelques plantes aromatiques pour agrémenter nos repas.

Le lendemain matin, je contemplais le pied de menthe dans son vase en me demandant si Lefèvre avait tout de suite eu cette intention ou si autre chose l'avait poussé à s'approprier ce pot. A la lumière du jour, le récipient semblait plus clair que lorsque mon compagnon l'avait récupéré la veille. Il était assez rudimentaire dans sa conception, mais il possédait un charme indéfinissable qui me fit regretter de ne pas l'avoir vu avant lui. Le vase occupa mes pensées une grande partie de la journée ; je me promettais alors de ne pas laisser passer une autre occasion de récupérer un tel objet. Mais nos travaux de réparation des équipements de communication le long des routes nous tinrent éloignés des habitations indigènes. De retour à la base, Lefèvre s'empressa d'aller voir son vase ; je compris que, tout comme moi, il y avait pensé toute la journée. Son attention était accaparée par l'objet au point qu'il ne remarqua pas que le pied de menthe avait perdu de sa vigueur. Je concluais que le pied avait souffert du rempotage ou été victime d'un stress hydrique assez habituel dans la région en cette saison. Comme Lefèvre semblait négliger sa menthe, j'entrepris de l'arroser. Mes efforts ont malheureusement été vains puisque le pied était quasiment mort le matin suivant. Pourtant ce n'est pas la plante desséchée qui m'intrigua, mais le vase lui-même. Il me semblait s'être éclairci et son gris tirait vers le blanc. Lefèvre semblait ne rien remarquer, comme envoûté par le curieux objet. Lorsque je lui fis remarquer que son pied de menthe était mort, il sembla tout juste en prendre conscience sans éprouver le moindre regret. Il se contenta de vider le vase et de se rendre à la réserve d'eau pour le nettoyer. Ne le voyant pas revenir après une demi-heure, alors que le camp s'enfonçait dans l'obscurité de la nuit naissante, je sortis de notre tente pour le rejoindre. Je l'aperçus de loin, près de la réserve d'eau ; il était penché sur le vase, immobile. Il ne bougea pas alors que je l'appelai, ce qui me décida à m'approcher. Je découvris son regard vide posé sur le vase nacré. C'est avec une certaine appréhension que je posais ma main sur son épaule pour le sortir de sa torpeur, mais son regard resta désespérément vide, fixé sur le vase. Je me penchai alors moi aussi sur l'objet. Lefèvre l'avait rempli d'eau et sa surface reflétait les rayons de la lune rousse qui montait sur l'horizon. Je sentis mon regard aspiré par le fond du vase ; autour de moi, la faible clarté de la nuit s'évanouissait et je sentais la morsure de la fraicheur de la nuit me saisir. Je ne parvenais pas à apercevoir le fond du vase et j'avais le sentiment qu'il s'ouvrait vers des profondeurs abyssales. Je distinguais pourtant un mouvement dans ces eaux insondables, un mouvement qui remontait vers la surface. Encore aujourd'hui, je ne saurais décrire la créature que j'aperçus l'espace d'un instant ; au moment où ses tentacules s'élançaient vers moi, je dus faire un effort surhumain pour arracher mon regard du vase. Je basculai et tombai en arrière, alors que Lefèvre restait debout, immobile, les yeux vides fixés sur l'intérieur du vase et son monstrueux contenu. Il me fallut de longues minutes pour reprendre mes esprits et rassembler le courage nécessaire pour me saisir du vase et le vider.

Le médecin militaire ausculta consciencieusement mon compagnon sans pouvoir formuler de diagnostic plus clair qu'une lésion cérébrale subite. Incapable de sortir de sa torpeur, Lefèvre fut ramené en France dans un établissement spécialisé. Au moment de préparer sa malle, je décidais d'y enfermer le vase maudit que je souhaitais expédier aussi loin que possible. Mais une mystérieuse force me contraint à le ressortir au dernier moment et à le garder près de moi. Je n'ai jamais su, depuis lors, me débarrasser de ce vase dont la teinte nacrée devait progressivement se ternir. Le mieux que je puisse faire est de transmettre mon histoire et l'avertissement qu'elle m'a enseigné.

Tenez cet objet du démon éloigné de vous. Ne le remplissez jamais d'eau, sans quoi il dévorera votre âme comme il l'a fait avec Lefèvre et comme il a tenté de le faire avec moi.

Philippe releva la tête, abasourdi par l'effroi qu'avait produit sur lui le récit posthume de son oncle Marcel. Il resta immobile pendant des minutes qui lui parurent des heures, à se demander quelle part de démence avait dicté cette lettre. Sa rêverie macabre fut interrompue par un cri terrifiant provenant de l'étage inférieur. Une décharge lui parcourut l'échine au moment où il comprit que ce cri de terreur était celui de son frère. Désormais lié pour toujours au vase qu'il avait emporté.

L. COCAULT

ET MAINTENANT QUE VAIS-JE FAIRE ?

Et si un génie m'offrait une nouvelle vie qu'en ferais-je ?

Petite fille, j'adorais me déguiser. Je devenais souvent un marin scrutant l'horizon, un prince rendant la justice sur son trône, un coureur de grand fond déposant les lauriers devant ses supporters mais le fait que ces jeux ne soient que jeux me réconfortait plutôt. L'existence qui m'avait été donné me comblait. Je voulais que jamais elle ne s'arrête et m'appliquais à grandir sans trop y croire. En fait le génie qui m'offrait une nouvelle vie venait à chaque début de vacances scolaires et m'emportait chez mes grands-parents. Courir dans les vignes, me baigner longuement, jouer avec les enfants du village me suffisait. Lorsque le génie me reprenait ma liberté, je n'étais même pas triste mais ravie de retrouver livres et cahiers. Si parfois, les nuits de rentrée, je peinais à trouver le sommeil c'était davantage par crainte de rater mon trimestre que de devoir abandonner ma vie de sauvageonne.

Devenue bibliothécaire, je n'ai jamais non plus pesté contre mon sort au point d'appeler la fée de Cendrillon afin qu'elle transforme mon ordinateur en cheval de Gaucho respirant à pleins poumons l'air de la Pampa au lieu de mouliner dans le vide pendant que la poussière des livres anciens agressait mes narines.

Pourtant, ce soir, allongée sur mon lit, je sens le poids léger d'une baguette magique prêt à effleurer ma tête grisonnante trop fraîchement sortie des mains de la coiffeuse.

Elle m'énerve cette baguette. Elle m'empêche de promener calmement mes yeux grands ouverts, de l'attrape-rêve aux photos de famille. Elle me condamne à fixer le programme du « *Marathon des Mots* » de demain vendredi 28 juin 2019 comme si elle souhaitait me voir entrer dans la peau de **Nicole Garcia** déclamant dans la salle capitulaire des Jacobins. Je m'entends murmurer : « inutile de me forcer Monsieur le magicien, je sais que demain je fête mon départ à la retraite mais je n'en veux pas pour autant endosser une autre personnalité. Ce n'est pas ce soir que vous me conduirez au château de la « *Belle-au-Bois dormant* ». Le sommeil y serait bien trop long. Laissez-moi donc dormir mais seulement jusqu'à 6h du mat. J'ai encore un petit mois à trimer à la BU. Après ce sera trop tard. Je serai vieille. Le magicien cesse d'agiter la baguette et insiste : « Pourquoi me refuser ? Promis si ta nouvelle vie ne convient pas, tu pourras à tout moment reprendre le cours de ton existence. » Je me laisse alors circonvenir et bredouille, tremblante : « Dans ce cas, je veux avoir 10 ans dans un monde sans livres autres que les livres de classe mais plein de chants d'oiseaux. Il ne faut pas que je grandisse parce que je ne veux pas voir mourir les gens que j'aime et qui me racontent des histoires ». C'était la réponse à faire pour avoir le droit de m'endormir sereinement et de rêver pour la dernière fois peut-être à l'enfance puisque demain je serai officiellement intronisée « retraitée » et que le 1er septembre prochain, je n'aurai nul besoin de demander au « Magicien de l'Education Nationale » de prolonger mes grandes vacances. Elles le seront automatiquement et je pense en être ravie. C'est presque voir ses désirs se réaliser avant même d'avoir à les formuler. Finalement, cette nuit je ne revivrai même pas mes dix ans. C'est à peine si j'imaginerai les miens sortir de leurs cadres pour me dire « tu verras, c'est bien la retraite ! »

Le réveille-matin me tire d'un profond sommeil, un sommeil de petite fille. Le magicien n'a pas menti. Il va me faire vivre une journée entière dans les vieux châtaigniers à traquer les girolles avec mon père et mon grand-père. Vite mon short ! Zut ! Je ne l'ai pas préparé hier soir ! A sa place, sur la chaise de paille récupérée de la maison familiale, il y une discrète robe midi aux couleurs pastels. Je me rends à l'évidence et éclate de rire ! Ce vêtement n'est pas celui d'une pré-ado fière de ses origines campagnardes. Il attend sagement une certaine bibliothécaire vieillissante…En me préparant avec soin, une oreille tendue vers les infos de ce début d'été, j'entends un énorme rire de bon géant : Alors, petiote, tu as bien mordu à l'hameçon pour faire un gros dodo. Quelle bécassine, tu fais, en digne fille de scientifique, tu devrais savoir que les génies, tout comme les hommes, n'ont pas tout pouvoir. Je t'accorde de passer cette robe de « jeune fille en fleur » mais n'oublie pas que, ce midi, tu « célèbres » ta proche « cessation d'activité salariée ». On ne t'offrira surtout pas la machine à remonter le temps !!! D'ici peu, je m'autoriserais à revenir te taquiner. Je n'aime guère que l'on me résiste… »

La moutarde me monte au nez. Avant de prendre la route des Carmes, il me faut absolument me débarrasser de l'intrus. J'asperge de parfum le plafond de la salle de bains et crie : « De toutes façons, les génies n'existent pas. Laisse-moi aller bosser. Il y a un repas partagé à midi. Voilà tout. La vie continue. Pas la peine d'en faire un plat !! ».

Je me gourmande : « Eh oui, ma puce, tu viens de parler seule. C'est le commencement de la vieillesse ! Résigne-toi. »

Ma petite marche matinale vers le métro me calme. La fin de l'année universitaire a dégarni les rames. Bien assise, je me plonge dans « La tresse » et, passionnée par ma lecture manque, comme d'hab., de rater « Université Paul Sabatier ».

De 9h à midi, je me consacre aux commandes d'ouvrages. Notre nouveau logiciel n'a pas de secrets pour moi. Quel mauvais génie veut me classer dans la catégorie des « jeunes retraitées dynamiques ? » C'est sûrement un moi bien trop dilettante qui répugne de plus en plus à obéir à France Musique à 6 heures, rêve de nager pendant que les collègues « réunionnent » et d'écumer les salles de cinéma de Toulouse pour chasser un hypothétique cafard d'après-midi.

On dirait pourtant que ce « génie de la paresse » a gagné. J'arbore un sourire radieux en découvrant, au moment de l'apéro, mes cadeaux de départ. Ce ne peut être qu'un « magicien attentionné » qui a récolté de quoi fleurir une chambre de princesse. Non, mes collègues aussi espiègles que généreux ont voulu savoir quelle tête je faisais les matins de noël, jadis au fin fond du Tarn. Je sens venir à la fois des larmes de fillette trop émotive. Pour me donner une contenance je m'applique à défaire un dernier ruban. Miracle ! Il va me permettre de me retrouver au bord du rire.

Je le brandis donc. Je fais taire toutes conversations et clame : ça m'a tout l'air d'un livre, mais bien que née dans un monde non connecté, je sais ce que c'est ». Des rires moqueurs fusent. Je coupe court : c'est une « box » activée à présenter à la porte d'une demeure de charme. Je serai enfin châtelaine. C'était mon rêve d'enfant. Je n'en disais rien à ceux qui m'appelaient « ma petite princesse » et refusais de me l'avouer. Les rires redoublent. Je me retiens de pouffer à mon tour. Je ne vais pas pouvoir dire qu'hier soir encore, j'ai, par fidélité à un campus, refusé les avances d'un génie trop intrusif qui m'a refusé ma seule envie du moment : le retour à l'enfance.

Voilà ! J'ai quand même réussi à promettre, devant témoins, que je serai princesse ! Et j'ai trois ans pour l'être (d'après « châteaux et délices »)… Alors qu'aucun génie ne vienne plus me chercher…Je suis en vacances…pour très, très longtemps… Je veux lire, écrire, causer, soigner mon corps et mon esprit, réactiver mes souvenirs….

Effectivement, j'eus un bon mois de répit. L'été aucun génie n'ose demander de se passer de Montagne Noire ou de Méditerranée même si, par temps de canicule, saisir l'occasion de se changer en Esquimau ne me semblerait pas si farfelu que cela.

Le dimanche soir 31 août, bien calée dans mes oreillers, je savoure le plaisir de n'avoir réglé le réveil que sur 8 heures. Mon collant de gym est prêt pour ma séance kiné à seulement 10h30 et après la sieste, j'irai aux courses avant de rejoindre un ex-collègue à l'ABC. C'est cela la vie de château. Elle n'existe donc pas qu'en rêve et ce sont mes quarante-deux ans de travail et non une baguette magique qui m'ont permis de l'obtenir. Je n'en veux pas d'autre. Ravie que cette après-midi de marche à la Ramée n'ait pas été assombrie par la perspective de reprendre le turbin le lendemain, je m'apprête à attaquer un livre. Je sais que je vais pouvoir m'y plonger jusqu'à ce que le sommeil me gagne vraiment sans craindre de manquer de sommeil ! Soudain, brisant le calme de la chambre j'entends une voix caverneuse dire : « Salut, te rappelles-tu de moi ? » Plutôt apeurée, je regarde autour de la pièce sans voir âme qui vive et m'entend répondre d'une voix hésitante : « non, vraiment, je ne vous remets pas et, de toutes façons, je ne vous vous vois pas. Pour toute réponse, je reçois un coup sur la tête. « Mille excuses, Monsieur le Magicien. Je me souviens de vous maintenant mais je vais encore vous prier de vous retirer. Il n'est plus temps de proposer une autre vie à une dame de soixante-cinq piges. Je suis rentière après avoir été une enfant heureuse et une bibliothécaire passionnée. Il n'est vraiment pas besoin de recourir aux puissances de l'au-delà pour vivre plusieurs existences pour le prix d'une. »

Que nenni, très chère, vous rêviez princesse et le serez sous peu. Nous nous reverrons alors. Bonne nuit. »

Ce soir-là, je rêvais que le génie gagnait la partie. Et si dimanche prochain il profitait de ma présence en Aveyron pour faire de moi la princesse du relais-château de Laguiole ? Au matin, je dus une fois de plus me persuader que les génies n'existaient que dans les contes et que le week-end offert par mes collègues serait des plus réussis.

Il le fut au-delà de mes espérances. Nous avions choisi la capitale de la coutellerie non seulement parce que nous pourrions y faire une mini-thalasso mais également parce que nous pourrions à l'aller jeter un coup d'œil aux vitraux de Conques. Le dimanche nous partirions pour Rodez où le Musée Soulages présentait aussi une expo Klein. Il faisait

très beau. Nos papilles encore sous le charme des délices du dîner de la veille et des saveurs du petit-déjeuner, nous nous sommes contentées de déguster un fromage blanc sous les platanes. « Les vieilles princesses sont repues » dit mon amie en souriant « c'était une trop belle escapade ».

Je dis « Dans deux heures les princesses pourraient retrouver leurs pénates. Je propose de faire un détour Rosières au nord de Carmaux. C'est mon royaume d'enfance ».

- « Cela me paraît une excellente idée » répondit doucement ma compagne.

La voiture était judicieusement garée devant une boutique de fleuriste. J'en poussais doucement la porte et achetais un petit pot de violettes. La vendeuse voulut me l'emballer. « Inutile, dis-je, mes grands-parents n'ont jamais été habitués aux paquets-cadeaux… »

De Laguiole à Carmaux la route court sur le Ségala. Nous nous imprégnions de la douce lumière de septembre sans parler. Je ne m'attardai guère au cimetière. Par contre, je tins à traverser la route pour essayer de voler quelques images d'intérieur de la maison aux volets mi-clos comme autrefois.

Une autoroute relie Albi à Toulouse. En cette fin d'après-midi de septembre, somnolente dans la voiture, je demande au génie de me laisser retrouver mon enfance de temps à autre pour quelques heures entre mes séances de kiné ou mes cours d'histoire de l'art.

Le génie a gagné ! Mais moi aussi !

S. MASSOL

Djinn-al-Zehimar

Je venais de discuter âprement avec un loufiat de barman mal embouché. Je ne comprenais rien, pas plus qu'il ne me comprenait moi. Mais dans un bar, un verre finit toujours par arriver. Le verre laborieusement négocié glisse à peine et s'immobilise sur le comptoir. Juste avant que je ne l'attrape, un bras me passe devant et chope mon godet.
Je tourne la tête. L'Amerloque assis à côté me regarde avec des yeux étonnés. Je comprends soudain que j'ai voulu lui piquer sa bière. Encore un problème qui s'annonce et je n'ai pas besoin de ça, marre des histoires qui dégénèrent aujourd'hui. Alors je tente de bredouiller une phrase d'excuse : « Sorry... Heu... J'voulais pas... drink your... P'tain de langue à la con...»
Le gars part d'un rire bref et me regarde d'un air calme et amusé.
- Te fatigue pas le Frenchy, je comprends ta langue. Tu as beaucoup de veine tu sais. Je dois être le seul gars à parler français dans ce bar. Mon nom c'est Hal. Hal Drinne avec deux N. Ne t'en fais pas pour le verre, regarde, le tiens arrive. On va la boire ensemble cette « beer » et comme ça tu vas me dire ce que tu fais ici, perdu à Vegas ?
Ma tension m'abandonne d'un coup. Pour de la chance, c'est de la chance. Tomber sur un gars qui comprend enfin ce que je dis. Dans cette foutue ville c'est bien le premier moment sympa qui se présente. Le gars paraît amical, alors je prends ma chopine, en avale un grand trait, pas terrible d'ailleurs, et vu qu'il veut savoir, je me lance.
- Hal, je te connais pas, j'sais pas qui t'es, ni ce que tu fais dans la vie, et je m'en fous. Il faut que j'en parle à quelqu'un. J'suis pas bourré, mais l'histoire que je vais te raconter va te sembler complètement incroyable. Sauf qu'elle est vraie, aussi vraie que j'suis ici, assis sur ce tabouret en face de toi. T'es la première personne à qui je vais la raconter. En fait, t'es la première personne qui peut me comprendre.
Une expression amusée passe sur son visage. Apparemment il ne doit rien avoir à faire de sa soirée et semble disposé à m'écouter, mais son petit sourire me dit qu'il s'attend encore à entendre une de ces histoires de comptoir, genre feuilleton à dormir debout, ou pire, type fadaise de pochard. Et il n'est pas loin de la vérité tellement ce qui m'arrive ressemble à un bobard monumental.
Il faut que je sois clair et précis. Je me pose et j'entame piano.

- Tout ça, est parti d'un pari stupide. J'ai une belle-sœur, gentille certes, mais complètement décalée comme gonzesse. Elle croit dur comme fer à la magie et la sorcellerie. Elle possède des tas de vieux bouquins sur la question, des grimoires qu'elle dit. J'sais même pas où elle trouve tout ça. Seulement voilà, mon frère en est raide dingue, il la trouve géniale. Il l'idolâtre. Un jour je lui ai balancé que sa sorcière bien aimée a beau être complètement barrée, elle a vachement bien réussi à l'ensorceler. On a été fâchés un temps avec mon frère... Bref, c'était hier soir, on regardait la télé et on était tous un peu excités vu que c'était la soirée où tes compatriotes ont débarqué sur la lune. Elle a voulu fêter l'événement à sa façon. Elle aussi voulait faire une grande première, essayer quelque chose de sensationnel et d'inédit. Elle a annoncé « je vais invoquer un génie ! ». Et oui mec, un génie ! Comme ça, en plein Paris ! Moi, tous ses trucs à la con, ça me gonfle carrément, alors je les ai laissés tous les deux et j'suis descendu boire un coup au troquet du coin. J'suis remonté, un quart d'heure, vingt minutes plus tard. C'est là que cette histoire inimaginable a commencé.
Aucun bruit dans l'appart. Personne. J'ai filé jusqu'à la chambre. Il y avait des bougies allumées dans chaque coin de la pièce. Au centre, sur le sol, un cercle avec des inscriptions bizarres et une étoile, tracés à la craie. -Ma belle-sœur m'a dit un jour que l'étoile s'appelle un pentacle, elle sert à matérialiser le génie invoqué. Le cercle sert à protéger celui qui l'invoque et il ne doit jamais en sortir-. Dès le seuil, il y avait un nuage de fumée couleur jaune-orangé qui flottait et une odeur âcre. Mais aucune trace de mon frère ni de sa magicienne. Le lit avait été poussé contre un mur, je m'y suis assis, histoire de rassembler un peu mes

idées. Tout à coup le nuage s'est mis à tournoyer sur lui-même pour devenir une spirale puis une colonne de fumée, flottant doucement, immobile. A ce moment, deux yeux rouges, brillants, sont apparus en même temps que la fumée passait de silhouette, à forme vaguement humaine en plus d'un petit rire qui sortait de nulle part. Là, j'te jure, j'ai eu la frousse de ma vie. Je pouvais plus bouger du lit. Puis, soudain, tout ça, c'est devenu un homme qui me regardait. J'ai failli devenir barge. Le mec, c'était un grand type bronzé, pas franchement noir, la tête rasée et habillé à l'orientale. Ben, exactement comme le génie du conte : Aladin et la lampe merveilleuse.
Hal est toujours là, détendu, avec son petit sourire. Il n'a pas bronché et visiblement attend la suite du conte.
- C'est là que ça commence vraiment à être flippant, Hal. Le type ou la chose m'a parlé. Sa voix avait un ton grave, onctueux, gentil. Trop gentil même, ça sonnait faux. Moi, j'étais vrillé au lit, mes jambes c'étaient du coton et je sentais les poils de ma nuque se hérisser.
- Qui es-tu ? M'a demandé la tête rasée.
- Heu... Je suis le frère de... j'étais allé boire...
- Ton nom ! … S'il te plait…
- Heu... Pierre Borddage. Mais qu'est ce qui s'est passé ? Où sont mon frère et Martha ?
Son expression changea un poil. Il s'approcha de moi avec un petit sourire.
- Donc elle s'appelait Martha. Et l'autre humain, c'était ton frère... Dit-il lentement. Tous deux des apprentis de bas étage. Ta Martha n'avait aucun savoir-faire en invocation. D'ailleurs son ignorance a été sa perte. Je les ai dévorés tous les deux.
Il a dû voir mon haut le cœur, alors il s'est reculé et s'est fendu d'un rire caverneux avec de l'écho. Impressionnant, mais ringard. Puis il s'est rapproché de moi à nouveau.
- Non. Je plaisantais. Je les ai juste envoyés en... disons... voyage. J'allais oublier de me présenter, je suis Djinn-al-Zehimar. Populairement appelé génie par les ignares, mais je suis un Éfrit, un Djinn de niveau cinq. L'invocation de ta Martha n'ayant pas aboutie, je suis, disons, libre de mes allées et venues, et aussi éminemment heureux de goûter à votre monde. La dernière fois c'était il y a si longtemps...
- Vous êtes comme les génies des... lampes, heu... ceux qui exaucent le vœux ? J'en bredouillais, tellement la situation m'apparaissait de plus en plus abracadabrante.
- Petit, tu m'attristes plus que tu ne m'agaces. Je suis au-dessus de ces enfantillages, mon niveau d'intervention se situe bien plus haut ; mais soit, je veux bien m'amuser un peu.
Qu'est ce qui te ferait plaisir, Pierre Borddage ?
La question me prenant au dépourvue, j'ai pas su quoi répondre de suite. J'croyais pas aux génies. Je cherchais surtout à savoir ce que tout cela était vraiment. Ç'était juste une blague… C'est à ce moment qu'il a parlé plus fort et prononcé cette dernière phrase. Celle-là, je m'en rappelle encore bien.
- Tu ne sais pas petit, et c'est normal. Alors je vais t'aider. Je t'offre de changer de vie.
Tu vas pouvoir faire tout ce que tu veux, quand tu veux, car tu vas maintenant dans la ville sans horloges : « Welcome to Fabulous Las Vegas » !
- Voilà mon histoire. J'suis ici depuis hier soir et je dois t'avouer que comme nouvelle vie, ce n'est pas le pied. Tout est trop nouveau. Je suis perdu. Je ne pensais même pas que tout ça pouvait exister. J'suis honnête, en une nuit et un jour, j'en ai pris plein les yeux. Mais j'ai l'impression d'avoir eu que des emmerdes. J'passe mon temps à essayer de me faire comprendre. J'ai traîné une grosse partie de la nuit. Je me suis fait chasser par tout un tas de femmes insistantes et fouineuses qui étaient intéressées que par mon fric. J'suis rentré dans pas mal de ces casinos clinquants, à jouer en tirant sur un manche. C'est chiant ! Pour finir, j'suis allé dormir dans un hôtel pour ministres, le grand luxe. Faut dire que t'habites une sacrée ville. Fabuleuse et belle, mais elle fait peur aussi. Je n'avais rien demandé, moi. Puis j'ai l'impression de voir le génie à chaque instant. Il m'observe et se marre. Ça m'énerve !
- Par contre, toi, Hal, tu fais quoi par ici, t'as l'air si... détendu ?
- Frenchy, je suis « cool » parce que je bois. Et je bois pour oublier que ma belle garce de femme est partie avec un pote à moi. Comme on dit chez toi, je me bourre la gueule !
- Désolé pour toi vieux. Moi j'tiens pas à me biturer maintenant. Depuis ce matin, je traîne de rues en bars, cherchant une solution, et j'sais même pas laquelle. Moi je veux qu'une seule chose rentrer chez moi, à Paris. J'suis impec dans mon quartier et ma vie. je n'en veux pas de tout ça. Je reluque tous les gens, des fois que je retrouve mon frère et sa nana, mais le seul que j'arrive à reconnaître c'est ce putain de génie et son petit sourire de naze. Honnêtement, pas top cette nouvelle vie. Le seul truc bien c'est le fric. J'en ai tant que j'en veux. Dès que je mets la main dans ma poche, il y a des billets. Des dollars. Et ici, pour une poignée de dollars, t'as tout ce que tu veux. Mais comme dans ta ville ils sont tous enragés du pognon, j'fais attention à ce que j'sors de ma poche maintenant.
- Et oui Frenchy. Ici le fric ne dure jamais bien longtemps. On est à « Sin City ». Si tu ne le dépenses pas tout seul, les filles et les bandits manchots sont là pour te le prendre. Dis-moi, tu as dit que tout ça s'est passé le soir où Armstrong a posé le pied sur la lune. Hey Frenchy, c'était il y a 50 ans !

- Pour sûr ! Hier soir j'étais à Paris et c'était fin juillet 1969. J’suis pas complètement demeuré, j'ai bien vu la date d’aujourd’hui : le 28 juillet 2019. Tu comprends pourquoi que j’pige rien ?
- Calme Frenchy. Tu vois, moi j'aime bien ton histoire. Je serais presque prêt à prendre ta place pour changer d'air et avoir moi aussi une nouvelle vie. Je n'ai plus rien à perdre ici. Si tu vois ton génie, propose lui donc de faire un échange : toi pour moi !
- Déconne pas Hal. J'suis un mec fatigué, là. Un mec obligé de croire à la magie. Un mec qu’a plus ses potes et son zinc. Et un mec qui comprend rien ici à Las Vegas avec 50 ans de retard dans la vue. Et toi tu voudrais prendre ma place ? Tu ferais quoi en 69 ?
- Frenchy Pierre, j'ai toujours rêvé d'aller vivre en France. « Hey Djinn, écoute-moi. Réexpédie Pierre chez lui et moi avec. Je prends sa place. »
Bien-sûr, pas la moindre volute de fumée, ni de génie de pacotille en vue. Rien !
- Vient Frenchy, on va dormir au Luxor Hôtel, c'est dans cet hôtel en forme de pyramide noire que résident tous les djinns Égyptiens.
Et il a rigolé fortement.

Quelqu’un est en train de me secouer. J'ouvre les yeux, c'est Martha !
J'émerge lentement. Je l’entends brailler je ne sais quoi. J'ai mal au crâne. Trop bu !
Je regarde la pièce, une chose est sûre, j'suis pas au Luxor.
Elle continue de m'engueuler et je ne comprends pas bien ce qu'elle baragouine. J'ai vraiment mal aux cheveux. P’tain de gueule de bois !
J’aperçois mon frère qui vient de rentrer dans la chambre. Il me regarde et comprend que j'suis dans le coaltar. Il me montre le lit derrière moi d'un signe de la tête. Je regarde. Merde c'est Hal !

J. GONZALES